

AVRIL

PATRON : Saint Jean, apôtre et évangéliste.

VERTU : La Concorde et la Charité mutuelles.

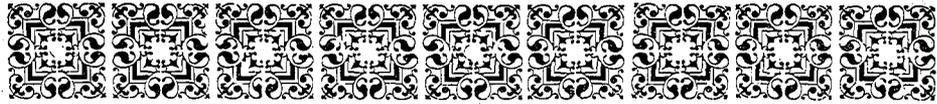
TEXTE : Le commandement que je vous donne est de vous
aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.
Personne ne peut avoir un plus grand amour que
de donner sa vie pour ses amis.

*Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem
sicut dilexi vos.*

*Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam
suam ponat quis pro amicis suis.*

(Joan. XV, 12-13.)





1^{ER} AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

* 1758. L'Apostolat de Saint Alphonse continué par ses enfants.

C'est en l'année 1758 et vers l'âge de soixante ans que notre Père Saint Alphonse commença la publication de plusieurs abrégés de sa Théologie morale et la série de ses œuvres spirituelles. Chacun de ces sept ou huit volumes résume et condense la doctrine de l'Église sur les matières traitées. Saint Alphonse passa plus de dix ans à extraire des Saints Pères et d'une multitude d'œuvres ascétiques les matériaux de ces ouvrages. Durant ces dix années, son oraison jaculatoire était celle-ci : « Mon Dieu, vous savez que je vous aime et que je travaille pour vous. » — Le Pape Léon XIII écrivait au R. P. Dujardin, traducteur des Œuvres de Saint Alphonse : « Saint Liguori a su mettre très habilement les vérités catholiques à la portée de toutes les intelligences, pourvoir à la direction morale de toutes les âmes et exciter admirablement la piété dans tous les cœurs. Par ses nombreux et doctes ouvrages ascétiques, comme par des charbons ardents, il a entretenu ou ranimé la piété languissante, principalement à l'égard de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, pour qui, au grand avantage du peuple fidèle, il a su enflammer d'amour les cœurs les plus glacés. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, pp. 598-685.

Les livres de Saint Alphonse furent traduits dans toutes les langues, y compris l'Arabe, le Chinois, l'Arménien, etc... ; ils sont répandus par milliers et atteignent dans certains pays leur 146^e et même 170^e édition.

Les enfants de Saint Alphonse, imitant leur Bienheureux Père, ont publié dans le monde entier jusqu'à ce jour un nombre considérable d'ouvrages, explorant tous les domaines de la science ecclésiastique et même des sciences profanes. Pour le plus grand nombre, ils ont la forme d'opuscules de piété, caractère populaire qui convient à l'activité littéraire d'un Institut voué avant tout à l'évangélisation des pauvres.

Il serait trop long de citer ici la liste complète des ouvrages qui ont été publiés par nos confrères des trois Provinces Françaises ; la Bibliographie Alphonsienne nous la mettra un jour sous les yeux. Citons du moins les publications qui ont eu pour auteurs nos Pères défunts jusqu'à nos jours.

R. P. Martin Schmitt . . . : *Epitome theologiae moralis*, 2 éditions.

R. P. Clément Marc . . . : *Institutiones morales Alphonsianae* ; ouvrage continué par les RR. PP. Jean Kannengiesser et François-Xavier Gestermann ; 18 éditions.

T. R. P. Achille Desurmout : *La Charité Pastorale*. Nombreux opuscules divers. Œuvres complètes.

R. P. Léonard Gaudé . . . : *Opera moralia Sti Alphonsi Mariae de Liguori*

- R. P. Auguste Tournois . . . : Méditations sur la Passion : *Le Divin Sauveur. Le Prêtre en retraite, le Chrétien en retraite, la Religieuse en retraite.*
- R. P. Jean Hermann. . . . : *Institutiones theologiae Dogmaticae.* 5 éditions. *Tractatus de Gratia.*
- R. P. Étienne Monriot. . . . : Il vulgarisa la doctrine ascétique de saint Alphonse dans la Revue « *La Sainte Famille* ».
- R. P. Arthur Mouton : *Le Rédemptoriste imitant Jésus-Christ par la vertu du mois*, 1^{re} édition. — *L'oraison pour tous* : 40^e mille.
- R. P. Eugène Pladys. . . . : *Traduction de la plupart des Œuvres Ascétiques de saint Alphonse.*
- R. P. Joseph Goettelmann . . : *Sur le Rosaire*, 1 volume.

La plupart des Provinces publient une ou plusieurs Revues ascétiques. Beaucoup de Pères collaborent à la rédaction de revues scientifiques, dont quelques-unes s'éditent sous leur direction. Aux Antilles et au Surinam plusieurs journaux même sont édités par la C. S. R.

Revues. — La Province de Paris publie la revue mensuelle, ascétique : *La Sainte Famille*, sous le patronage de Notre-Dame du Perpétuel Secours et de saint Alphonse de Liguori. Elle existait à Valence avant 1873, intitulée « *La Famille chrétienne* », et était publiée par le chanoine Nadal, fondateur du sanctuaire de saint Joseph qui devint plus tard la chapelle de nos Pères. Quand ceux-ci prirent possession de la chapelle et de la maison attenante en 1873, ils se chargèrent aussi de continuer la publication de la « *Famille chrétienne* ». C'est le 1^{er} janvier 1875 que la Revue parut sous le titre : « *La Sainte Famille* ».

La Sainte Famille a reçu, à diverses époques, des approbations très bienveillantes de la part des autorités ecclésiastiques et religieuses : Sa Sainteté Léon XIII a reconnu dans cette publication « un excellent moyen de ranimer les sentiments de la piété chrétienne dans les âmes, à cette époque où tant d'hommes, oublieux de leur foi, s'abandonnent aveuglément aux plaisirs des sens et aux entraînements du monde ». Le Cardinal Pie, le Cardinal Van Rossum, Préfet de la Propagande, et le R^{me} Père Patrice Murray ont honoré la « *Sainte Famille* » de leurs félicitations et de leurs encouragements. Cette publication atteignait en 1929 sept mille abonnés.

La Province de Paris publie, en outre, la Revue mensuelle du « *Cœur Eucharistique de Jésus* ». C'est en janvier 1903 qu'elle prit naissance. Son premier nom de baptême fut : *Revue de l'Adoration Réparatrice*, œuvre confiée en 1898 aux RR. PP. Rédemptoristes, en même temps que l'administration de l'église pontificale de Saint-Joachim à Rome. Trois mois après, à côté du premier titre, on lisait : et de l'*Archiconfrérie du Cœur Eucharistique de Jésus*. On était au lendemain de l'érection de cette dernière, par Bref de Léon XIII du 16 février 1903, qui lui donnait place dans son église pontificale, à côté de l'Adoration Réparatrice. Désormais, ces deux grandes œuvres eucharistiques, unies par le Souverain Pontife, eurent leur organe officiel dans la Revue jusqu'au moment où, ayant grandi et atteint leur plein développement, elles se séparèrent sans se diviser, avec chacune leur publication spéciale. — La Revue du Cœur Eucharistique atteignait en l'année 1929 plus de quatre mille abonnés.

La Province de Lyon publie également une Revue mensuelle : *L'Apôtre du Foyer*, sous le patronage de Notre-Dame du Perpétuel Secours et de saint Alphonse de Liguori. Le premier numéro parut en janvier 1901, sitôt après la séparation de la Province Gallo-Helvétique. Elle a reçu la haute approbation et la bénédiction du Révérendissime Père Raus et les encouragements du T. R. P. Berthe, Consulteur général. Pour que cette Revue nouvelle, organe ascétique

et apostolique de la Province de Lyon, ne fit pas double emploi avec la *Sainte Famille*, organe de la Province de Paris, l'éminent Consulteur conseilla aux fondateurs de donner au nouveau Périodique un cachet spécial, moins exclusivement ascétique, tout en restant toujours apostolique et religieux et aussi plus varié, plus étendu, pour atteindre, si possible, un plus grand nombre de lecteurs. L'*Apôtre* a suivi ce programme et, parallèlement avec sa sœur aînée la *Sainte Famille*, il a porté dans des milliers de foyers chrétiens, comme un prolongement des missions et des retraites, les enseignements salutaires, les encouragements, les conseils, les consolations de la foi et de l'espérance chrétienne. L'*Apôtre du Foyer* a dû suspendre, pendant la guerre, sa publication reprise en 1920 et continue vaillamment avec le même succès, atteignant en 1929 plus de huit mille abonnés.

NÉCROLOGE

R. P. Alphonse Coquerille. Antony, 1901.

Né le 4 mars 1864 à Chavannes-les-Grands, diocèse de Strasbourg, le jeune Coquerille eut le bonheur de recevoir durant une mission le sacrement du baptême des mains du R. P. Lorrain, qui posa pour condition qu'on l'appellerait Alphonse-Marie ; il disait aux parents : « Qui sait si cet enfant ne deviendra pas Rédemptoriste ! » Coquerille vint à Uvrier comme juvéniste et donna les signes visibles d'un élève foncièrement sérieux. Ordonné prêtre, il devint professeur durant huit ans au juvénat et fut le type du religieux dévoué corps et âme à la Congrégation. On appréciait beaucoup son zèle et son jugement, on admira surtout son activité excessive pour les œuvres de la chapelle de Ménilmontant, à Paris, où ses supérieurs l'avaient envoyé : œuvre des pauvres, des enfants du catéchisme. Il se forma en peu de temps une clientèle fort nombreuse de pénitents qui lui témoignèrent jusqu'à la fin un attachement et une reconnaissance extraordinaires. Ces travaux l'épuisèrent en peu de temps. Il aimait à répéter : « J'offre mes souffrances pour l'heureux succès des missions que nos Pères prêchent en ce moment. » Le temps de sa récompense était proche. Il mourut à Antony (Seine) offrant à ses confrères l'exemple d'une patience et d'un abandon admirables à la volonté de Dieu. — « *Non perdet mercedem suam.* » Matth. 10-42.

Profession : 8 septembre 1886.

Ordination : 20 novembre 1890.

2 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

Les Dons mystiques de Saint Gérard Majella.

Les grâces d'ordre mystique abondent chez saint Gérard. Peu de Saints, croyons-nous, en ont reçu dans une vie si courte une si merveilleuse profusion. Extases, prophéties, pénétration des cœurs, vue à distance, lévitation, bilocation, miracles, tous ces phénomènes prodigieux font resplendir d'un éclat céleste les cinq années que le Saint Frère passa dans la Congrégation. Bien qu'ils ne constituent pas la sainteté, ces dons en sont pourtant une des preuves les plus ordi-

naires, et ceux de Saint Gérard laissent entrevoir les trésors de grâce sanctifiante plus merveilleux encore dont son âme était remplie.

La bilocation étant un des faits les plus étranges de l'ordre mystique, et ce fait n'étant pas des plus fréquents dans l'histoire de la sainteté, rapportons quelques exemples empruntés à la vie de notre Saint.

Le premier se passa dans une famille de Lacédonia (Province de Naples), où saint Gérard avait précédemment opéré un miracle, et où son souvenir était resté en vénération. Un serviteur de cette famille vint à tomber gravement malade. Un soir, au plus fort de ses souffrances, la pensée de Saint Gérard lui vint à l'esprit. « Oh ! Frère Gérard, où êtes-vous, s'écria-t-il ; pourquoi ne venez-vous pas à mon secours ? » A peine finissait-il ces mots qu'on entend frapper à la porte. On ouvre, et le Frère Gérard se présente, disant qu'il venait visiter le malade. « Tu m'as appelé, dit-il, et je suis venu à toi. As-tu en Dieu une foi vive ? Crois de toute ton âme et sois guéri. » En prononçant ces paroles, le Frère fit une croix sur le front du patient et le quitta aussitôt. A l'instant, les douleurs cessèrent, et le malade n'éprouvant plus aucun mal, sortit de son lit et s'habilla pour aller remercier son libérateur ; mais il le chercha vainement : le saint ne se trouva nulle part ; il avait disparu.

Un jeune homme, nommé Théodore Cleffi, eut aussi l'heureuse fortune de constater chez saint Gérard le don prodigieux de la bilocation. Comme il quittait un jour le couvent de *Mater Domini*, le saint Frère le pria de lui faire connaître, lors de sa prochaine visite, les malades de Caposèle qui avaient le plus besoin de secours. Théodore le lui promit et prit congé du Frère. Toutefois, avant de rentrer chez lui, il alla directement chez un infirme qu'il savait être dans une extrême misère, et lui demanda ce dont il avait le plus besoin. « De rien, répondit le malade, car le Frère Gérard vient de me quitter, et il m'a laissé tout ce qu'il me fallait. » Le jeune homme ne fut pas peu surpris. Songeant au long entretien qu'il venait d'avoir avec Gérard, il répondit ouvertement que la chose était impossible. Mais le malade montra alors ce que le saint Frère venait de lui donner, et affirma avec énergie qu'il était à ses côtés l'instant d'au-paravant.

Gérard usa du don de bilocation en plusieurs autres circonstances. Un jour, il attendait de Muro une réponse concernant une affaire très importante et qui devait procurer à Dieu une grande gloire. Frustré dans son attente, il dit : « Il est nécessaire que demain j'y aille en personne. » Et, en effet, un homme digne de foi, nommé Laurent de Maio, déclara l'y avoir vu le jour suivant, tandis que le Saint ne sortit pas ce jour-là de la maison. Le même prodige fut signalé par le R. P. Margotta, de passage à Caposèle, au docteur Santorelli, le Frère Gérard ayant été vu en extase devant le Saint-Sacrement, dans l'église des Franciscains, sans avoir quitté sa cellule.

Tous ces faits et plusieurs autres du même genre ont été attestés sous la foi du serment au procès de canonisation de saint Gérard. Ils ne forment qu'une faible partie des faveurs mystiques qui lui furent accordées au cours de sa vie, et permettent de conjecturer quel doit être dans le ciel son crédit auprès de Dieu.

NÉCROLOGE

C. F. Joseph (Danegre). Tournai, 1864.

Né à Iestetten, dans le grand-duché de Bade, le 17 mars 1795, il fut présenté, jeune encore, par sa pieuse mère, au R. P. Passerat, qui offrit de lui faire achever ses études pour l'élever au Sacerdoce ; mais il préféra l'humble condition de Frère servant, et fut admis

en cette qualité dans la Congrégation par Saint Clément-Marie, à qui il était allé se présenter à Vienne. Neuf ans après, il fut envoyé à Tournai, où il passa ses dernières années dans l'exercice des vertus religieuses. Il se distinguait par son esprit de pauvreté, son ardeur pour le travail, son zèle pour servir à l'autel, et son amour envers la Sainte Vierge ; son occupation favorite était de faire des chapelets ; il y consacrait tout son temps libre, et même une grande partie des nuits, jusque dans sa longue et douloureuse maladie, tant qu'il lui resta quelque force. Persuadé que sa fin approchait, il demanda et reçut les derniers Sacraments avec de vifs sentiments de piété le samedi-Saint, dans l'espoir de mourir ce jour-là, grâce qu'il sollicitait ardemment de la divine Mère ; mais le Seigneur semble avoir voulu prolonger ses grandes souffrances pour qu'il fit son purgatoire en ce monde, selon son désir ; aussi les accepta-t-il avec une entière résignation, ne cessant de les offrir à Dieu pour la conversion des pécheurs, et spécialement pour le succès d'une mission importante donnée alors par les Pères. Enfin, le samedi 2 avril 1864, à sept heures et demie du soir, en pleine connaissance, continuant ses prières et ses actes fervents jusqu'au dernier soupir, il expira doucement à l'âge de soixante-neuf ans. — « *Beati pauperes spiritu, quia vestrum est regnum Dei.* » Luc. 6, 20.

Profession : 25 avril 1822.

3 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1903. Expulsion de la communauté de Gannat.

Huit jours avant l'expulsion des Pères de Saint-Nicolas-du-Port eut lieu celle de la Communauté de Gannat. Elle se composait du R. P. Jean-Baptiste Dunoyer, Recteur ; des RR. PP. Caillot, Mordedœuf, Remy, Praly, Petit, Duny, et Reille. A onze heures du matin, le sous-préfet, le commissaire de police, le juge d'instruction, le procureur du tribunal, une douzaine de gendarmes et le garde-champêtre sont venus forcer la porte d'entrée de la maison. Le même serrurier qui avait croché la porte en 1880 reprenait son odieuse besogne. Le R. P. Dunoyer les harangua, protesta et leur rappela les lois d'excommunication. On permit aux Pères de prendre ce qui leur restait ; on leur mit la main au collet et on les jeta sur la rue. Le Très Saint-Sacrement fut transporté à l'hôpital et les Pères se rendirent au n° 1 de la Rue Nationale où ils restèrent jusqu'à leur retour à leur domicile. Procès, plaidoiries, condamnation et acquittement furent la conclusion de cette triste journée. Mais les travaux apostoliques continuèrent comme auparavant.

NÉCROLOGE

R. P. Barthélémy Pajalich. Rome, 1863.

Né à Besca, dans l'île de Veglia Istrie le 17 janvier 1791, le R. P. fut le disciple et l'imitateur de Saint Clément-Marie. Il entrevit Saint Clément à l'occasion des Quarante heures, tandis qu'il faisait ses études théologiques à l'Université de Vienne. Ces deux grandes âmes se lièrent bientôt d'une étroite amitié. Chaque jour ils se voyaient, ils voyageaient ensemble. Grâce à son amour de la solitude et à son esprit de prière, Pajalich se

conserva dans une parfaite pureté de cœur et parvint en peu de temps à une haute perfection. Saint Clément le chérissait comme un fils, l'appelait un ange d'innocence, il en fit un apôtre. Afin de pouvoir prêcher en Slavon, idiome bien différent du Dalmate, Pajalich ne recula devant aucun sacrifice, faisant corriger ses sermons par un confrère beaucoup plus jeune que lui et les récitant devant lui comme un élève... Plus tard, il devint Consulteur général, Maître des novices, et Recteur de la Villa Caserta à Rome.

Le R. P. pratiqua les vertus dans un degré héroïque ; il consacrait un temps considérable à la prière, assistait chaque jour à plusieurs messes, était toujours à genoux dans sa cellule, et s'acquittait des offices les plus humiliants. Ses prières jouissaient d'une merveilleuse efficacité pour obtenir de nombreuses grâces. Le Père Passerat disait de lui : « Il n'a pas de volonté propre. » Sa vertu de prédilection était sans contredit l'humilité : il priaît plutôt qu'il ne commandait. Par vénération pour Saint Clément-Marie, il composa un écrit : « Mémoires sur mon Maître et paternel ami ». Ce saint religieux mourut à Rome le vendredi saint. — « *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* » Col. 30-3. » P. HARINGER. *Vie du P. Hofbauer*, p. 333.

Profession : 2 août 1821.

Ordination : 30 janvier 1814.

R. P. Charles Parisot. Boulogne-sur-mer, 1900.

Le R. P. naquit le 8 janvier 1832 à Vigneulles-sous-les-Côtes, diocèse de Verdun. Après de brillantes études au Séminaire de Verdun, l'abbé Parisot, le lendemain de son sacerdoce, tourmenté du désir de la perfection, voulut se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, et devenir Rédemptoriste. Profès, il s'adonna avec ardeur au laborieux ministère des missions. Châteauroux, Fontainebleau et Avon furent les premiers théâtres de son zèle. Son intelligence vive, son esprit délicat, son jugement sûr et surtout sa bonté radieuse furent pour son âme d'apôtre autant d'armes puissantes qu'il sut toujours manier avec un tact admirable. Le R. P. fut nommé Recteur à Boulogne. La confrérie de la Sainte-Famille y prit un nouvel essor, et il en fut ainsi des autres œuvres d'hommes et de femmes. Il dirige sa communauté avec ce calme, cette sagesse mêlée de grande bonté qui lui est propre. Prêtres et fidèles l'entourent non seulement d'une sympathique admiration, mais même d'une filiale affection. S'il avait les vertus qui font les saints, on peut dire que le P. Parisot n'était pas un saint chagrin, il aimait la bonne plaisanterie : ce fut là le cachet de sa charité dont il possédait excellemment le secret.

Que dire de sa compassion pour les pauvres ? Personne ne peut savoir combien de ces infortunés sont venus lui confier leurs peines et recevoir de sa main charitable l'obole du cœur. Compatissant pour les souffrances physiques, il ne l'était pas moins pour les souffrances morales. Un de ses confrères lui dit un jour : « Père Parisot, vous êtes parfois trop bon, vos pénitents le disent. » Il répondit : « Si Dieu me fait le reproche d'avoir été trop bon à l'égard des pécheurs, je lui dirai : c'est votre faute, Seigneur, et non la mienne, il ne fallait pas, mon Dieu, me donner l'exemple. » Et dans les derniers moments de sa vie : « Je suis heureux de mourir, disait-il, comme Sainte Thérèse, enfant de la Sainte Église, prêtre de Jésus-Christ. Je suis heureux de mourir enfant de saint Alphonse, de notre chère Congrégation... Qué de beautés il doit y avoir au ciel... Que Marie doit être éclatante de beauté ! » Le souvenir de ses anciens confrères qu'il allait revoir dans l'éternité fut ensuite évoqué. Le cher Père rendit sa belle âme à Dieu ; sa mort fut subite, mais non imprévue — « *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* » Eccli., 45-1.

Profession : 29 septembre 1858.

Ordination : 2 juin 1855.

R. P. Jules Gossart. Mouscron 1927.

C'est à Templeuve, dans le département du Nord que naquit le Père Jules Gossart, le 29 août 1865. Sa famille très chrétienne donna trois sujets à la Congrégation : le P. Raymond Gossart, et les RR. PP. Alfred et Jules. Une visite du R. P. Motte à la famille déterminait le Père Jules à entrer au juniorat de Dunkerque. Après son ordination, il s'adonna au ministère des Missions. Le Nord, l'Est et le Centre de la France furent les principaux théâtres de son zèle. Comme missionnaire, il jouissait de précieuses qualités. Sa parole claire, sa diction impeccable, ses expressions souvent frappées à l'emporte-pièce captaient l'attention et excitaient l'intérêt. Son genre plaisait aux hommes et ses travaux se terminaient souvent par de belles captures. Son éloquence était aussi appréciée du public instruit et lui valait de beaux succès apostoliques.

Il puisait son ardeur dans un grand amour pour Notre-Seigneur et la Très Sainte Vierge. Mes rapports avec le bon Sauveur, disait-il, doivent revêtir le cachet d'intimité et de délicatesse que l'on ne saurait rencontrer que dans un cœur ami. » Il avait pour Marie des sentiments de fils profondément affectueux et dévoué. Le Père Jules souffrit longtemps du diabète ; une attaque de paralysie survint et le rendit peu à peu incapable de satisfaire son zèle des âmes. Sa dernière mission fut la paroisse de Rivière dans le Pas-de-Calais ; « puisque le bon Dieu m'y envoie, disait-il, je me remets entre ses mains, il pourvoira à tout. » La mission réussit, mais le missionnaire en revint épuisé. Ses supérieurs l'envoyèrent à Mouscron pour s'y reposer. Une grâce visible, dont tous ses confrères furent témoins, le soutenait. Au moment de la mort il reçut de la Sainte Vierge un secours tout particulier et ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance pour le don de la persévérance dans sa vocation. Le Père Jules Gossart nous laisse un précieux exemple de ce que peut le bienfait de la vocation sur un cœur fidèle ; et sa mort vient confirmer une fois de plus la parole de Saint Alphonse. « *Tenez pour certain que mourir dans la Congrégation c'est se sauver et se sauver à la manière des saints, avec la certitude d'obtenir une place distinguée dans le ciel.* »

Profession : 24 septembre 1885.

Ordination : 5 octobre 1890.

4 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1903. Expulsion de la communauté d'Houdemont.

La maison d'Houdemont étant dévolue légalement à un laïc propriétaire, ne courait pas le risque d'être attribuée au fisc, à part son mobilier. Aussi, dès l'annonce du danger d'expulsion, ce mobilier fut acheminé vers Gërimont (Belgique), et recueilli dans une maison mise gracieusement à la disposition des Pères par M. Desclée. Quand le juge de paix avec son assesseur se présentèrent pour l'expulsion, la maison était complètement vidée, il ne restait que les paillasses de chacun. Le juge fut reçu par le propriétaire assisté de son avocat, lequel présenta ses titres de propriété et formula sa protestation au sujet du préjudice qu'on lui causait en expulsant ses locataires. Le R. P. Pittet, Recteur, lut ensuite sa protestation contre l'expulsion injuste de sa communauté et rappela les peines encourues pour cet acte, à quoi le juge répondit par un geste évasif qui pouvait signifier : « Tant pis ». Puis devant le vide presque absolu de la maison, il y eut un mouvement de mauvaise humeur de la part du juge de paix. Le lendemain, la communauté se reformait à Gërimont.

NÉCROLOGE

R. F. Jacques Noeth. Fribourg, 1845.

Jacques Noeth naquit à Brendlorenzen, en Bavière, le 25 juillet 1820 ; il entra dans la Congrégation pour y mourir à l'âge de vingt-cinq ans. Étudiant en Théologie, sa piété avait le cachet de l'imitation de Jésus Crucifié, et il poursuivait son idéal avec générosité. Il avait une âme simple et droite, *in qua dolus non erat*. Dieu le sanctifia par de cruelles

souffrances. Sa grande patience à supporter ses infirmités, sa parfaite obéissance ont grandement édifié ses confrères. Il mourut donnant à ses Frères étudiants l'exemple d'une vie vertueuse et sainte. — « *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* » I Cor., 4-16.

Profession : 12 janvier 1842.

C. F. Antoine (Fischer). Houdemont, 1878.

Le Frère Antoine naquit à Hommarting, diocèse de Nancy, le 15 octobre 1808, et entra dans la Congrégation à l'âge de trente ans. Le Frère Antoine fut un saint religieux ; il se fit remarquer par son continuel esprit de prière qu'il conserva jusqu'à la mort. Son activité toujours sous pression avait besoin de se dépenser ; il travaillait comme quatre Frères, et s'acquittait de ses charges avec toute la perfection religieuse qu'il pouvait y mettre. Plusieurs mois avant sa mort, le sommeil le quitta complètement ; il passait ses nuits en prière pour la Congrégation, ses supérieurs et ses confrères. Telle est l'humble source du trésor de mérites où les missionnaires vont puiser les grâces de conversion pour les pécheurs. — « *Qui converti fecerit peccatorem ab errore vitae suae, salvabit animam ejus a morte, et operiet multitudinem peccatorum.* » Jac., V, 20.

Profession : 28 août 1844.

R. P. Raphaël Papion. Châteauroux, 1898.

Le R. P. est né, le 7 février 1839, à Saint-Mars-du-désert (Loire-Inférieure), de parents très chrétiens. Sa mère était une sainte. Dès qu'il sut parler il disait et répétait : « Je veux être prêtre. » Ce fut au prix de très grandes difficultés que le P. Papion arriva à la prêtrise et à la vie religieuse. Il exerça le saint ministère d'abord comme vicaire. Il fut douze ans religieux missionnaire chez les Pères de l'Immaculée-Conception à Rennes, redevint vicaire, finalement se fit Rédemptoriste et s'adonna aux missions. Sans vouloir rechercher la cause de toutes ces mutations, on aimait à voir chez le Père Papion un caractère doux et aimable. S'il se voyait parfois préférer ses confrères en mission, c'est parce qu'il lui manquait le sens pratique des choses et des personnes. Cette préférence lui était très pénible. Sa piété était angélique, et malgré ses souffrances physiques et morales surtout, il était d'une gaieté constante, d'une serviabilité charmante et d'une régularité exemplaire. A sa mort, on disait de lui, en Bretagne : Celui-là c'était un prêtre et un bon prêtre. — « *Vos autem, sacerdotes Domini vocabimini.* » Isai, 61-6.

Profession : 21 novembre 1881.

Ordination : 30 mai 1863.

C. Fr. Casimir (Lebailly). Mouscron, 1917.

Le cher Frère est né à Chênedouit, diocèse de Séez le 26 mars 1842. Il était cousin du R. P. Riblier et apparenté aux descendants de ces héroïques martyrs de Chênedouit dont la mémoire demeurée en vénération sera peut-être un jour glorifiée par l'Église. Le cher Frère fut longtemps cuisinier, à Boulogne surtout, et il remplissait cette pénible charge avec dévouement, affabilité et prévenance pour tous. Il regrettait, étant malade, de n'être plus bon à rendre aucun service. Pénétré de l'esprit de famille et d'amour pour la Congrégation, il avait toujours le rosaire à la main, occupé à prier pour tous. La régularité plutôt que l'austérité, formait le caractère distinctif de son existence. Il passa les sept dernières années de sa vie à Mouscron, sans autre misère de vieillesse que l'affaiblissement des jambes toutes criblées de varices. Par zèle pour la prospérité de la Congrégation, il fit don au Juvénat de sa petite fortune, heureux de vivre désormais sans nul souci temporel. Après quarante ans de vie religieuse, il mourut en témoignant sa grande joie de mourir Rédemptoriste. — « *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.* » Galat. 6, 16.

Profession : 1^{er} novembre 1876.

5 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

*** Dévouement de Saint Alphonse pour ses frères et la Congrégation.**

Pour décrire complètement le zèle de saint Alphonse, il faudrait raconter sa vie tout entière, car elle ne fut consacrée qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Par la parole et par la plume, par la prière et par le sacrifice, S. Alphonse est toujours un apôtre. Aussi la maison de l'évêque de Sainte-Agathe était-elle ouverte à tous ceux qui ne trouvaient pas d'autre abri. Ainsi S. Alphonse mérita-t-il le titre de « *Père des Pauvres* ». Il faisait du bien à tous, parce qu'il aimait son prochain en Dieu d'un amour généreux et qui se prouvait toujours par ses œuvres.

Mais il entourait d'abord de sa sollicitude les membres de sa Congrégation, prenant à cœur tous leurs intérêts et surtout leur sanctification.

« Soyez-en persuadés, écrivait-il, chacun de vous est après Dieu mon unique amour sur cette terre, et pour chacun de vous j'offre à Dieu dès à présent mon sang et ma vie... Soyez certains que j'abandonne toute occupation quand il s'agit de consoler un de mes frères et de mes fils. Il est plus important pour moi de venir en aide à l'un de mes fils que de faire tout autre bien : car, dans ma charge, Dieu requiert de moi ce bien préférablement à tous les autres. »

Toute sa vie prouvait bien d'ailleurs que sa famille religieuse était ici-bas le premier objet de ses préoccupations. Il mettait tout en œuvre pour l'exciter à la ferveur et la faire avancer chaque jour dans la voie de l'amour divin. Il savait agir avec force et congédier ceux qui, par leur tiédeur et leurs mauvais exemples, pouvaient nuire au bien de l'Institut ; mais souvent aussi par ses supplications, sa bonté et sa condescendance, il réussit à ramener à la ferveur des âmes faibles et négligentes qu'il sauva en assurant leur persévérance dans la Congrégation. Il fut, en un mot, l'image parfaite du divin Rédempteur qui, en travaillant et en souffrant pour le monde entier, donnait cependant à ses Apôtres les premiers témoignages de son dévouement et de sa tendresse.

NÉCROLOGE

R. P. Louis Vezole. Lille, 1890.

Le P. Vezole naquit à Saint-Sernin dans le diocèse de Saint-Flour, le 30 octobre 1856, d'une famille bien chrétienne. Il fit ses études aux séminaires de ce diocèse et c'est là qu'une transformation complète s'opéra dans ses idées, ses aspirations et toute sa conduite. Le livre des *Visites au Saint Sacrement* de Saint Alphonse, fut le premier livre de piété que la Providence lui mit en main. Il songea dès lors à la vie religieuse et à sauver les âmes dans les missions étrangères. Le traité de la grâce lui fit comprendre que si tant d'âmes ne se sauvent pas, c'est faute de missionnaire. Le désir de se consacrer à leur salut devint plus ardent chez lui. Ordonné prêtre, il fit dans une retraite ecclésiastique la connaissance du T. R. P. Desurmont. Il lui communiqua son désir de se donner à Dieu. Le R. P. le confirma dans ses désirs de vie religieuse et le Père Vezole se dirigea vers le noviciat de Stratum (Hollande) où il prononça ses vœux de religion.

Durant les dernières années de sa vie, le P. Vezole fut poursuivi par le sentiment de son indignité personnelle au point qu'il détermina une très grande faiblesse dans ses facultés mentales. En 1887 les Supérieurs furent obligés de le confier à la maison de santé des Frères de Saint-Jean de Dieu à Lommelet (Nord). Son délire avait un caractère « professionnel », reflétant le milieu où il avait vécu, ses idées habituelles et sa mentalité de prêtre et de religieux. Le P. Vezole mourut subitement d'une syncope. — « *Memor esto mei.* »

Profession : 9 novembre 1885.

Ordination : 20 décembre 1879.

R. P. Charles Cabirol. Argentan, 1896.

Né le 19 septembre 1832 à Rurange dans le diocèse de Metz, le R. P. entra, déjà prêtre, dans la Congrégation. Sa santé fortement ébranlée l'obligea à quitter le noviciat. Il y revint six ans après. Attaché comme missionnaire à la maison d'Avon, il donna de nombreuses missions en Normandie et en Bretagne où il laissa un impérissable souvenir. Son commerce était doux et agréable. Souffrant d'une maladie de cœur, il ne quitta pas sa cellule durant la dernière année de sa vie. Retenu par des plaies suppurantes aux jambes, qui étaient pour lui un long et cruel martyre, il mourut dans une grande paix au soir de Pâques, emportant avec lui tous les regrets de la ville d'Argentan, où il était fort apprécié et aimé. — « *In fide et lenitate ipsius, sanctum fecit illum.* » Eccli., 45-4.

Profession : 6 janvier 1862.

Ordination : 14 août 1859.

C. F. André (François Bonnefoy). 1915.

Novice, tué durant la guerre de 1914, aux Éparges (Meuse).

Le Frère André, novice à Attert, achevait son service militaire à Sedan quand la guerre de 1914 éclata. Plein de confiance en Dieu, il partit, l'âme résolue à se sacrifier pour la France. On le vit aux premières batailles et il fut grièvement blessé à Beaumont; une balle lui traversa le maxillaire supérieur, transperça sa langue et brisa le maxillaire inférieur. Après les premiers soins qui lui furent prodigués, il finit par arriver à l'ambulance de l'Institution nationale des Sourds-muets de Bordeaux, tenue par les sœurs de la Charité de Nevers. Rien ne fut épargné pour le guérir. Là, dans cette ambulance, le cher Frère exerça l'apostolat. Ses paroles et plus encore son exemple exercèrent une salutaire influence sur les nombreux blessés qui l'entouraient, qui l'admiraient et qui l'aimaient. André partit de nouveau au front et fut tué aux Éparges (Meuse). — Le Frère André avait une belle âme; son visage, ses yeux si purs en portaient le reflet. — « *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* » I Jean, 3-16.

R. P. Louis Lenglard. Uvrier, 1926.

Le R. P. est né le 29 avril 1851 à Estaires, commune du département du Nord. Il reçut de sa mère une éducation des plus solides et des plus chrétiennes. Il fit ses études à l'école des Frères à Estaires, puis au collège et enfin au grand séminaire de Cambrai. Ordonné prêtre, il fut nommé professeur de Rhétorique et Préfet de discipline au collège Notre-Dame-des-Victoires, à Roubaix; il exerça ces charges durant douze ans avec un talent extraordinaire; il était aimé, vénéré et très estimé comme prédicateur et aumônier de communauté dans cette même ville. Mais ses goûts le portaient plutôt vers la vie religieuse. Il suivit régulièrement les exercices d'une Mission générale prêchée par les Rédemptoristes à Roubaix; leur genre de ministère le séduisit: « Je pars, dit-il à sa mère, je me fais Rédemptoriste. » Après sa profession, Châteauroux et Saint-Étienne bénéficièrent de son zèle.

Le Père Lenglard fut un missionnaire extraordinairement puissant. Son éloquence était apostolique et alphonsienne. Il réalisait au point de vue du style l'idéal que nous trace la règle: une simplicité et une clarté qui le mettaient à la portée des plus simples intelligences, et en même temps une pureté et une élégance qui charmaient les littérateurs. Mais, en prenant de l'âge, il se sentait moins de goût pour les missions, et son enthousiasme pour l'apostolat plus obscur de l'enseignement se réveilla plus vif que jamais. Ses supé-

rieurs lui donnèrent la classe de troisième, puis la chaire de Rhétorique au Juvénat d'Uvrier. Le R. P. se mit au travail avec toute l'ardeur d'un jeune professeur. Professeur, il l'était dans l'âme, et par conséquent tout dévoué à la formation de ses élèves. Il leur disait souvent qu'il ne comprenait pas qu'un prêtre, un missionnaire se contentât d'un rang inférieur en science ou en vertu. — Comme religieux, le Père Lenglard possédait trois vertus à un haut degré : la crainte de Dieu, la pureté et l'amour de la Très Sainte Vierge. Tant au dehors qu'à la maison, il était d'une régularité presque rigide pour ses exercices de piété. Durant les dernières années de sa vie, de cruelles épreuves, des souffrances physiques et morales achevèrent de purifier et de sanctifier son âme. Il mourut le lundi de Pâques au son du *Regina caeli*. — « *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno caelorum.* » Matth., 5-13.

Profession : 9 novembre 1888.

Ordination : 29 juin 1876.

C. F. Louis (Diebold). Bischenberg, 1926.

C'est à Schnersheim, diocèse de Strasbourg, que naquit le Frère Louis, le 26 août 1860. Il entra au Bischenberg à l'âge de trente-cinq ans. Durant les vingt-six ans de sa vie religieuse, le Frère Louis sut mener de front la piété et les occupations très nombreuses de ses emplois. Il était chargé de la culture des champs; on aimait à lui demander le concours de sa belle voix de premier ténor pour les offices religieux, les fêtes de famille, et il s'y prêta volontiers jusque dans sa vieillesse. Durant sa dernière maladie, ses confrères furent édifiés de la grande patience qu'il témoigna dans ses longues souffrances, et le Frère Louis alla recevoir au ciel la récompense promise à tout Rédemptoriste imitant son divin Maître par la croix. — « *Christo confixus sum cruci.* » Galat., 2-19.

Profession : 29 mars 1900.

6 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1726. Naissance de Saint Gérard-Marie Majella.

C'est dans la gracieuse ville de Muro que naquit le Frère Gérard Majella, le 6 avril 1726. Dieu le fit naître un samedi, durant la semaine de la Passion. Il reçut au baptême les noms de Gérard-Marie, et dès sa plus tendre enfance il fut favorisé des faveurs les plus signalées. La grâce du saint Baptême semblait avoir fait taire en lui les instincts de la nature. Ses premières années furent, comme ses premiers jours, marquées au coin du surnaturel et du merveilleux. Dès l'âge de cinq ans il jouit de la familiarité de l'Enfant Jésus... A huit ans l'Archange Gabriel lui apporte la sainte communion... Il entre en extase devant une image de Marie. — Gérard n'était pas fait pour le monde. A l'occasion d'une mission prêchée à Muro par nos Pères, il demande jusqu'à cinq fois à entrer dans la Congrégation. Malgré sa chétive santé, on l'accepte à l'essai; il quitte la maison paternelle laissant à sa mère ce billet : « Je pars pour me faire saint. » Il tint parole. Il avait vingt-trois ans.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 393.

Actes de la béatification.

1726. Saint Alphonse reçoit le Diaconat.

A mesure que Saint Alphonse montait les degrés du sacerdoce, son amour pour Dieu prenait de nouveaux accroissements. Informé de ses remarquables progrès dans la piété, de l'assiduité avec laquelle il exerçait ses fonctions et de son zèle ardent pour le salut des âmes, l'Archevêque de Naples l'admit au diaconat avec dispense des interstices. De plus, il lui permit dès lors de prêcher dans toutes les églises de Naples. Son premier sermon eut pour objet le Très Saint-Sacrement. Il commenta ces paroles d'Isaïe : *Utinam dirumperes coelos et descenderes ! aquae arderent igni*. Seigneur, ouvrez donc les cieus et descendez parmi nous, les eaux se changeront en flammes. En commentant ce texte, il dépeignit sous des couleurs si vives l'amour de Jésus au Saint-Sacrement et l'ingratitude des hommes envers le Dieu de l'Eucharistie, que le discours opéra pour ainsi dire le miracle demandé par Isaïe. A cette parole de feu, les cœurs les plus glacés se fondirent et les plus indifférents s'embrasèrent comme autrefois les disciples d'Emmaüs en écoutant le Sauveur. Aussi, depuis ce sermon, les curés et les religieux l'invitèrent à prêcher les 40 heures dans leurs églises.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 47.

1848. Le Révérendissime Père Passerat, Vicaire Général, et sa communauté, expulsés de Vienne.

En 1848, la révolution éclata à Vienne. Tout un système de calomnies était organisé contre tous les religieux en général, mais surtout contre le Père Passerat, le Supérieur des Rédemptoristes. Les bruits les plus absurdes furent répandus sur son compte. On alla jusqu'à dire que, compromis dans un complot contre la tranquillité publique, il s'était pendu derrière le maître-autel de son église. Dans la nuit du 5 au 6 avril, les insurgés se ruent sur le couvent de Maria-Stiegen. Repoussés par la force armée, ils reviennent en plus grand nombre et prennent d'assaut l'église et la maison. Après avoir tout pillé et saccagé, ils entassent Pères et Frères dans des voitures, les déposent en pleine campagne, privés de ressources, leur défendant sous peine de mort de rentrer à Vienne. Dix maisons restèrent ainsi fermées de 1848 à 1854. — Le R^{me} Père Passerat, chassé de Vienne, abandonné sur la route, fut recueilli dans un pauvre presbytère. Sans perdre son calme, le bon vieillard âgé de soixante-seize ans, à l'aide d'un passeport et déguisé en laïc, traversa l'Autriche, la Bavière, la Prusse, et parvint heureusement en Belgique. Là, dans une pauvre cellule de la maison de Tournai, il termina sa belle et sainte vie de Rédemptoriste.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 690.

1857. Fondation de la maison de Lille.

Depuis longtemps, Monseigneur Régnier, Archevêque de Cambrai, désirait établir les religieux Rédemptoristes dans la ville de Lille, centre de population ouvrière. On construisait alors la chapelle provisoire de Notre-Dame de la Truille à l'emplacement même où se trouve actuellement la Basilique. Cette chapelle était destinée surtout à la population ouvrière si nombreuse. Monseigneur l'Archevêque offrit cette chapelle au R. P. Noël, alors Provincial, par l'entremise du R. P. Huchant, Recteur de Douai. Le P. Despret fut nommé supérieur et nos

Pères s'établirent dans une petite maison incommode et assez éloignée de cette chapelle. La communauté se fonda sous le vocable d'*Œuvre de saint Alphonse* en faveur des classes ouvrières, mais tout en se conformant à nos règles et constitutions. Les résultats des premiers mois furent consolants. On y établit l'association de la sainte-Famille, qui devait se continuer à la Cour des Bourloires et longtemps encore. Deux ans après, les supérieurs firent l'acquisition d'un terrain à la Cour des Bourloires ; on y bâtit maison et chapelle, grâce à une souscription publique signée par l'Archevêque et messieurs les doyens de la ville. La chapelle ne fut bâtie qu'en 1869 d'après les plans de M. Maillard, architecte à Tourcoing. On resta dans cette résidence jusqu'à l'expulsion de 1903. Cette fondation était le centre de nombreux travaux apostoliques et l'occasion d'un très grand bien opéré à Lille et dans le nord de la France.

NÉCROLOGE

C. F. François (Scherer). Bischenberg, 1865.

Le cher Frère François est né à Staad, grand duché de Bade, le 4 novembre 1787. Il exerçait dans le monde le métier de boulanger. C'est à l'un de ses amis, qu'après Dieu, il fut redevable du bienfait de sa vocation religieuse. Durant les quarante-trois ans qu'il vécut dans la Congrégation, le Frère François remplit successivement les charges si importantes et si méritoires de cuisinier et de portier.

Comme religieux, le Frère François peut être proposé comme modèle aux Frères servants. Nul n'était plus saintement joyeux et ne savait, avec plus d'adresse et de naturel, entretenir parmi ses frères l'union et la gaieté. Il était infatigable au travail, unissant la prière à ses occupations, un amant passionné de la pauvreté, prêt à rendre service à tous et à tout moment. — « *Hilarem datorem diligit Deus.* » 2 Cor., 9-7.

Profession : 25 avril 1822.

C. F. Joseph (Gerstenlauer). Luxembourg, 1880.

Le Frère Joseph naquit le 25 décembre 1814 à Lampheln, dans le Wurtemberg. Durant tout le cours de sa vie religieuse, il remplit avec un dévouement et une piété admirables la charge de portier du couvent de Luxembourg. « Pauvre que je suis, disait-il, je suis chargé de la fonction la plus importante et la plus dangereuse. Je profiterai de chaque moment libre pour me recueillir, lire un livre spirituel. Quand on sonnera, je laisserai toute occupation pour courir à la porte en disant : Jésus, Jésus, je viens : Jésus, Marie, Joseph aidez-moi. » Et le Frère Joseph resta fidèle à sa résolution. Souvent même il était appelé quatre et cinq fois de suite, tandis qu'il prenait son petit déjeuner, et chaque fois il se levait, laissant tout, allant à la porte sans montrer le moindre signe d'impatience. Dans ses relations avec le monde, il était d'une affabilité sympathique tout en conservant une grande réserve. Il était tellement habitué à ne pas regarder en face les personnes de l'autre sexe, qu'il parlait de cette manière avec les Pères et Frères de la communauté. Il aimait ses supérieurs d'un amour tout filial. Le Frère Joseph peut être considéré comme un modèle de bon portier. Il mourut saintement et dans les sentiments de la plus grande conformité à la volonté de Dieu. — « *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* » P. 83.

Profession : 1^{er} janvier 1844.

R. P. Charles Simonin. Honnay (Belgique), 1916.

Le R. P. naquit à Saint-Barthélémy, diocèse de Besançon, le 17 septembre 1848. Ses parents étaient d'honnêtes cultivateurs. Entré dans la Congrégation à dix-huit ans, il fit ses études à Téterchen, Avon et Wittem. La note caractéristique du R. P. fut son remarquable esprit de foi. On le constatait facilement dans ses exhortations, dans la fréquence

de ses confessions, dans ses visites au T. S. Sacrement, et dans la dignité avec laquelle il célébrait le saint sacrifice de la messe. Comme missionnaire, il professait un culte tout spécial pour Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Il lui attribuait un rôle prépondérant dans les missions, et se faisait un bonheur de lui conquérir de nombreux enfants et de multiplier les agrégations à son Archiconfrérie. Le R. P. écrivit la vie du R. P. Lorrain et celle de son oncle, missionnaire en Cochinchine. Plus il approchait du terme, plus il parlait de sa mort prochaine, plus il paraissait occupé et rempli des pensées de Dieu et de l'éternité. Il aimait aussi à se rappeler la vie et la mort de ses confrères et à raconter les traits édifiants de leur existence. Le R. P. Simonin succomba à une troisième attaque d'apoplexie, entouré de ses confrères. — « *Qui elucidant me vitam aeternam habebunt.* Ecclii. 24-31.

Profession : 13 novembre 1867.

Ordination : 29 mars 1873.

7 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

* **1731. Confiance de Saint Alphonse pour l'avenir et le recrutement de la Congrégation.**

En l'année 1731, à la veille de la fondation de notre saint Institut, existait à Naples un Père Dominicain, le P. Fiorillo, que toute la ville vantait à juste titre comme un religieux de grande prudence et de haute sainteté. Saint Alphonse, indécis sur l'établissement de la Congrégation, alla le consulter, d'après l'avis de son confesseur. Le saint religieux lui répondit que, dans une affaire de cette importance, il lui demandait six mois de réflexion. « Si une demi-année ne vous suffit pas, dit Alphonse, prenez une année entière ; j'y consens volontiers. » Huit jours s'étaient à peine écoulés que l'homme de Dieu lui dit en l'embrassant : « Courage, mon cher fils ; l'œuvre que vous méditez est une œuvre divine, jetez-vous entre les bras de Dieu et soyez comme une pierre qui roule de la montagne au sein de la vallée. De grandes persécutions vous attendent, mais ne craignez rien, le Seigneur vous aidera... Surtout, que la pénurie de sujets ne vous fasse pas reculer ; le Ciel vous en donnera dans la suite, qui, sans être nombreux, feront grande besogne ».

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*. I, p. 106.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler un conseil que jadis ce même Père Fiorillo donnait à saint Alphonse : « Priez, lui avait dit ce saint religieux, priez et faites prier saint Vincent Ferrier et vous aurez des vocations. »

P. DUMORTIER. *Vie du Fr. Blasucci*, 181.

NÉCROLOGE

* R. P. Jean-Capistran Reymann. Vienne, 1826.

Jean Reymann naquit le 30 octobre 1790, d'une honorable famille de Bohême. Après avoir étudié le droit, il fut mis en relation vers 1818 avec Saint Clément-Marie, et sollicita le bonheur de le suivre. La vie et la mort de ce fervent religieux furent un sujet de grande édification pour ses confrères. « Cette mort, écrivait le V. Père Passerat, est pour nous tous une bien grande perte ». Malgré des travaux qui l'absorbaient du matin au soir, le cher Père était toujours prêt à se rendre là où l'appelaient l'obéissance ou la charité. Jamais on n'entendit sortir de sa bouche une seule parole qui fût à sa louange. Tendre et compatissant envers tous les autres, il n'était sévère que pour lui-même. Des jeûnes rigoureux, des disciplines sanglantes, des chaînettes de fer étaient pour lui autant de pratiques habituelles. Il s'était interdit l'usage du vin, et d'ordinaire il ne prenait qu'un court repos. C'était en un mot un religieux accompli ; sa mémoire ne périra pas parmi nous. — « *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt.* » Galat. 5-24.

Profession : 24 décembre 1821

Ordination : 21 août 1823.

8 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1765. Circulaire du T. R. P. Villani, Vicaire Général de la Congrégation.

Le 8 avril 1765, le T. R. P. Villani, alors Vicaire général de la Congrégation, adressait aux membres de l'Institut, au nom de notre saint Fondateur, évêque de Sainte-Agathe de Goths, l'exhortation suivante, qui semble être faite d'hier, tant elle ressemble à celles de nos Supérieurs majeurs. Il disait : « Je crains moins nos persécuteurs que nos manquements. Ce qui me perce le cœur, c'est de voir que, loin d'ouvrir les yeux et de vivre comme de vrais disciples du Saint Rédempteur, certains sujets se laissent aller de plus en plus à l'imperfection et à l'irrégularité. Mes chers frères, si nous voulons que le feu s'éteigne, il suffit de ne pas y jeter de combustible. Donc, par amour pour notre bien-aimée Congrégation, notre commune Mère, observons tous avec une scrupuleuse fidélité nos vœux, nos Règles et Constitutions, les pratiques d'obéissance, d'humilité, de pauvreté qui conviennent à de vrais imitateurs de Jésus-Christ. Si nous vivons de la sorte, nous aurons Dieu pour nous, et alors, ni le monde, ni l'enfer, je vous l'assure, ne pourront rien contre nous. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 177.

1870. Premier départ des Rédemptoristes français pour l'Amérique du Sud : Cuenca.

Parmi les évêques qui, de toutes les contrées du monde catholique, étaient venus à Rome en 1870 pour le Concile du Vatican, on comptait Mgr Toral, évêque de Cuenca et Mgr Ordóñez, évêque de Riobamba à l'Équateur. En venant prendre part aux travaux de l'auguste assemblée, les deux prélats équatoriens avaient aussi en vue l'intérêt particulier des diocèses confiés à leurs soins. Ils souhaitaient une phalange de religieux missionnaires. Leur choix se fixa sur les Rédemptoristes, dont les évêques de France, alors réunis à Rome, leur faisaient les plus grands éloges. Le R^{me} Père Mauron accepta les fondations, mais il ne pouvait être question pour le moment que d'une seule : celle de Riobamba. Le R^{me} Père désignait les RR. PP. Grisar, Pierre Lopez et François Mina Machin, et deux frères : Pius et Antoine ; ils se rendirent à Saint-Nazaire aux premiers jours d'avril, le départ devant avoir lieu le 8. Mais au moment du départ, Mgr Ordóñez dit à l'évêque de Cuenca : Partez, vous, avec les Pères présents ; pour moi, je me fais fort d'en obtenir d'autres pour mon diocèse. Ces missionnaires arrivèrent à Cuenca le 15 mai.

Mgr Ordóñez, évêque de Riobamba, se présenta au R^{me} P. Mauron, et lui expliqua que, voyant l'affliction de l'évêque de Cuenca, il lui avait cédé les Pères obtenus pour Riobamba, et que maintenant, on voulût bien en désigner d'autres pour son propre diocèse ; le R^{me} alla en conférer avec le Pape, qui, après avoir beaucoup ri de la ruse de l'évêque de Riobamba, déclara que Dieu voulait cette seconde fondation. Elle eut lieu le 8 juin 1870.

P. QUIGNARD. *Vie du P. Didier*, p. 39 et 40, etc.

1927. Fondation de la Province d'Australie.

Depuis longtemps le Révérendissime Père Mauron était persuadé que Dieu voulait étendre notre Congrégation en Australie ; un vaste champ s'offrait au zèle apostolique des missionnaires. Plus d'une fois les évêques de ce pays avaient sollicité une colonie de Rédemptoristes ; leurs demandes s'étaient heurtées à des obstacles insurmontables. L'année 1881 semblait être marquée par la divine Providence pour la réalisation d'un projet jusque-là inexécutable. Le Révérendissime Père manda à Rome le T. R. P. Coffin, Provincial d'Angleterre. Après de longues prières et de mûres réflexions, quatre Pères et deux Frères servants furent désignés pour transplanter l'Institut de saint Alphonse en Australie. Ce furent : le P. Vaughan qui avait déjà introduit l'Institut en Écosse et les PP. Hégarty, Halson et O'Farrell. La première maison fut établie à Newcastle le 2 août 1887, et, le 8 avril 1927, cette Vice-Province devint la Province d'Australie, créée par le Révérendissime Père Patrice Murray.

Revue Ste Famille, Année 1885, p. 195.

NÉCROLOGE



9 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

* Notre Père Saint Alphonse et l'amour du travail.

L'amour du travail dans un vieillard presque agonisant, comme l'était saint Alphonse, remplissait d'admiration ceux qui venaient lui faire visite. « Si l'on dit de saint Jérôme, observait un vénérable ecclésiastique, qu'il triomphait de ses maladies en ne cessant de lire ou d'écrire, *perpetua lectione ac scriptione superabat* ; s'il y a lieu de s'émerveiller en voyant tout ce que saint Grégoire écrivait, bien qu'infirmes et souffrant, *infirmis et aegra valetudine*, Mgr de Liguori doit exciter plus encore l'admiration par les nombreux travaux auxquels il se livra dans un état pire que celui où furent jamais réduits saint Jérôme et saint Grégoire. » — « Pour le temps qui me reste, disait saint Alphonse, je ne crois pas qu'il puisse me suffire de me croiser les bras et de regarder le ciel. » Si encore il avait pu regarder le ciel ! Mais tout courbé comme il l'était, il n'avait même pas cette consolation pour se distraire. Plusieurs fois le P. Villani le pria de modérer son zèle, toujours saint Alphonse répondait que le travail était pour lui un délassement, que ses ouvrages pouvaient avoir quelque utilité pour les âmes.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 264.

La Congrégation des disciples du Seigneur. Pékin, 1928.

Appendice, page 686.

NÉCROLOGE

C. Fr. Louis (Nafsgier). Contamine-sur-Arve, 1872.

Louis Nafsgier naquit à Niederstinzel, (Moselle), le 9 mai 1812. Cuisinier apprécié dans le monde, il le fut aussi dans la Congrégation, à Téterchen, puis à Contamine. Il eut beaucoup d'efforts à faire pour maîtriser son caractère, inflammable comme la poudre. Mais prenant sa revanche, il s'humiliait. Il était infatigable au travail ; se couchant le dernier, il se levait très souvent de très grand matin pour servir la messe aux Pères Missionnaires et préparer leur déjeuner, avant leur départ pour les missions. Très rude pour lui-même il ne s'épargnait en rien. Il était aussi boulanger et portier au besoin. La mort l'a trouvé les armes à la main. « Quand je me mettrai au lit, disait-il, ce sera pour ne plus me relever. » Après deux jours de maladie, il s'endormit dans le Seigneur. — « *Caro mea requiescet in spe.* » Ps. 15.

Profession : 1^{er} mars 1851.

C. F. Conrad (Leodegarde Koebler). Cuenca (Espagne), 1897.

C'est à Griesingen, diocèse de Rottenburg, le 2 octobre 1841, que naquit le C. F. Conrad. Dès qu'il fut entré dans la Congrégation, il pratiqua les vertus qui font l'ornement du saint Frère Rédemptoriste. Son exquise charité le portait à rendre service à chacun de ses confrères.

les animant tous par sa joyeuse bonté. Il était d'une humilité profonde, d'une agréable simplicité et d'une piété extraordinaire alors même qu'il vaquait aux travaux les plus absorbants. Habile menuisier et directeur de constructions, nous le voyons à la tête des entreprises de maçonnerie à exécuter dans nos maisons d'Espagne, sans se reposer un instant, se sacrifiant gaïement à tout ce que lui impose l'obéissance, et sanctifiant toujours ses actions par une prière incessante. Il tombe enfin épuisé et s'écrie : « C'est le moment d'imiter Jésus-Christ ». Tous furent unanimes à dire : Le Frère Conrad était un saint religieux. Aussi fit-il la mort d'un prédestiné. — « *Domine, dilexi decorem domus tuae.* » Ps. 25.

Profession : 23 octobre 1875.

R. P. Auguste Oudeville. Uvrier, 1900.

Le R. P. Oudeville naquit à Nancy, le 30 septembre 1835. Sa famille comptait parmi les plus chrétiennes de la ville. Intelligence ouverte, mémoire heureuse, Auguste Oudeville fut un bûcheur. Il avait une haute taille, une forte carrure, mais les organes faibles, prédisposés à la maladie et aux infirmités précoces. Aspirant à la vie religieuse, il consulta les Pères de Saint-Nicolas du Port. L'imitation de Jésus-Christ, les âmes les plus abandonnées à secourir, les missions, les prédications populaires étaient le rêve de sa vie. Ordonné prêtre, il fit ses premières armes dans la vie apostolique ; le succès couronna complètement ses premiers travaux. Son genre oratoire était moins celui du missionnaire que du conférencier. Ses discours se distinguaient par l'usage presque exclusif de la Sainte Écriture. Après les décrets de 1880 le Père Oudeville enseigna avec une compétence remarquable l'Herméneutique et l'Exégèse sacrées. Il travailla durant les dernières années de sa vie à la composition d'un livre ascétique sur nos douze vertus du mois. Il en fit avant tout un travail de sanctification personnelle. Ce livre ne fut pas publié, à son grand regret.

L'ascétisme du R. P. Oudeville était fait d'humilité, de défiance de lui-même, d'obéissance, d'abnégation et d'amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il avait, par ailleurs, un courage de lion pour affronter les plus rudes fatigues des missions ; et ces vertus prenaient leur source dans son grand amour pour Notre-Seigneur dont il avait médité la vie. Son dernier travail fut le Triduum préparatoire à la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Quel touchant accueil il aura reçu de Celui avec lequel il vivait dans l'intimité la plus parfaite ! — « *Memor fui Dei et delectatus sum.* » Ps. 76.

Profession : 15 octobre 1856.

Ordination : 2 juin 1860.

R. P. Henri Payen. Fauquemont (Hollande), 1918.

Le Père Henri Payen est né à Cousolre (Nord), le 22 février 1851. Ses ancêtres connus remontent à plus de deux cents ans. Sa famille était une des plus honorables et des plus considérées de la localité. Des nombreux enfants qu'elle comptait, la plupart se consacraient à Dieu dans la vie religieuse. L'un entra dans la Compagnie de Jésus, et trois autres Arthur, Henri et Paul s'engagèrent dans la famille de Saint Alphonse. Devenu missionnaire, le Père Henri se comporta en apôtre, avec tout l'entrain d'une nature ardente. Le succès surnaturel répondit à ses élans. Sa prédication, bien que très soignée, n'avait rien de la grande et haute éloquence ; il n'avait pas des sermons à l'emporte-pièce, mais il apparaissait en chaire avec un air grave, recueilli, parlait avec un grand esprit de foi et une ardeur de conviction qui produisaient une impression profonde. Sa réputation de sainteté, l'austérité de sa vie, les exemples de sa piété préparaient son auditoire à l'écouter avec respect et attention. Pendant les six années de son Rectorat à Châteauroux, il était au su et au vu de tous comme une règle vivante. Sa régularité n'avait d'égale que son humilité. Faisant partie de la maison de Paris, il fut chargé de l'œuvre des pauvres établie dans notre église. Dieu seul sait tout le bien qu'il réalisa, soit au siège de l'œuvre même, soit dans les divers quartiers de la capitale : apostolat bien modeste, parfois bien rebutant, mais combien cher à Jésus-Christ !

Apôtre par la prédication, le Père Henri le fut surtout par le sacrifice, sous une forme brutale et terrible. Un affreux loupus commença à lui dévorer les yeux, l'un après l'autre. C'était la cécité complète qui s'annonçait. Le Père Henri passa alors les dix dernières années de sa vie à Fauquemont, au studendat français de la Province de Paris ; elles furent pour lui un véritable martyre. Peu à peu disparurent les chairs du front, des joues, du nez, et les deux lèvres. Cette affreuse maladie le dévorait vivant. La conformité à la volonté de Dieu était la vertu dominante du Père Henri. « Je ne fais qu'une seule chose dans mon oraison, disait-il : adorer et accepter par amour la sainte volonté de Dieu. » Malgré ces grandes souffrances, il était d'une gaieté charmante, humble, patient et modeste, passant des

heures entières à la chapelle, et trouvant sa consolation dans la lecture qu'on lui faisait des livres de Saint Alphonse. Il redoutait la mort, mais elle fut pour lui des plus douces. Le Père Henri Payen laissa parmi nous le souvenir d'un saint religieux, d'un véritable martyr de la volonté de Dieu. Sa vie fut écrite par le R. P. Drouart. — « *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* » Is. 53-11.

Profession : 19 mars 1881.

Ordination : 29 juin 1874.

10 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1783. Existence légale accordée à la Congrégation dans le Royaume de Naples.

Après avoir approuvé la Règle faussée par le P. Majone, le Roi Ferdinand, mieux informé, donnait, en ce 10 avril, à la Congrégation une existence légale et substituait les serments aux vœux de religion. Le Pape, mieux informé aussi, venait de rendre les facultés spirituelles à S. Alphonse et à ses missionnaires. Le droit à l'existence, pour lequel saint Alphonse avait si souvent combattu, était désormais assuré. Ce fut pour la Congrégation une vraie renaissance. Les missions allaient reflleurir dans le Royaume ; les évêques qui avaient exclu les missionnaires de leurs diocèses s'empressaient de leur en ouvrir les portes, maintenant que le Pape avait cessé de les traiter en réfractaires. Le saint Fondateur oubliait toutes les douleurs passées et ne pensait plus qu'à remercier Jésus et Marie de la grâce qu'ils lui avaient accordée, grâce à laquelle il ne pouvait humblement s'attendre, et qu'il appelait pour cette raison un grand miracle, *miracolone*.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 552.

NÉCROLOGE

R. P. Joseph Sorre. Houdemont, 1899.

Le R. P. est né à Dol de Bretagne, le 15 août 1856. Entré dans la Congrégation à la suite d'une mission prêchée dans sa paroisse par les RR. PP. Durieux, de la Gorce et Delabarre, le R. P. fut missionnaire durant quelques années, puis attaché au Juniorat d'Houdemont, où il se dévoua, à la grande satisfaction des supérieurs. C'était un religieux très édifiant, d'une énergie qui ne se démentit jamais, même durant les terribles souffrances de sa maladie. Il joignait à une grande bonté de cœur une délicatesse de sentiments et une finesse d'esprit qui rendaient son commerce très agréable. Admirablement bien doué pour la direction des enfants, il savait se faire craindre et aimer d'eux tout à la fois. C'était la main de fer adoucie toujours par le gant de velours. Durant sa dernière maladie, il ne parlait que du bonheur de mourir dans la Congrégation. Sa dernière parole fut celle-ci : Je ne désire que le ciel ! — « *Gaudete, merces vestra multa est in caelo.* » Luc, 6-23.

Profession : 2 février 1890.

Ordination : 12 juillet 1891.

R. P. Nicolas Poirot. Saint-Nicolas-du-Port, 1899.

Né le 11 septembre 1834 à Plombières (Vosges), le R. P. était séminariste au grand Séminaire de Saint-Dié quand il entendit l'appel de Dieu à la Congrégation. Ses supérieurs le tenaient en grande estime et l'appelaient le « modèle de leur Séminaire ». Malgré une santé débile, consécutive à la fièvre typhoïde, il ne se lassa pas de se livrer avec succès aux travaux apostoliques. Sa prédication était surtout onctueuse et laissait l'impression d'une âme toute intérieure et toute à Dieu ; aussi était-il très estimé comme directeur. Ce fut là son apostolat particulier, et pour ce ministère il avait certainement reçu de Dieu des dons tout spéciaux. Ses confrères trouvaient aussi en lui un guide sûr, toujours prêt à les entendre, à les encourager. Il était lui-même tout épris de la vie intérieure ; il était homme d'oraison et grand prier, faisant toujours sa grande retraite dès les premiers jours de l'année. Son attrait principal était d'accomplir en tout la sainte volonté de Dieu. Certes le vieil homme n'était pas plus mort en lui qu'en tout autre mortel, et certains petits travers, restes manifestes de sa maladie, paraissaient ne pas toujours s'accorder avec la sainteté de son langage. On pouvait s'en étonner, mais Dieu, qui juge les cœurs, avait sûrement en lui un vrai, fidèle et intime ami de sa sainte volonté. Le R. P. Poirot mourut presque les armes à la main, après avoir prêché, huit jours avant sa mort, la retraite d'ordination au grand Séminaire de Nancy. — « *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* » Col. 3-3.

Profession : 11 janvier 1860.

Ordination : 10 août 1862.

R. P. Louis Courtot. Cuenca (Équateur), 1917.

Parmi les Pères qui se sont illustrés par leur vertu et leur zèle dans la Communauté de Cuenca, le R. P. Louis Courtot occupa le premier rang. Ce digne Père est né à Offemont, territoire de Belfort, le 1^{er} janvier 1841. Il eut le bonheur de se former à la science, à la vertu, à l'apostolat, sous la direction du R. P. Desurmont, Provincial de France. Ordonné prêtre, il donna quelques missions dans le nord de la France, en Savoie, puis il fut envoyé à l'Équateur. A Riobamba comme à Cuenca il fit beaucoup de bien dans les missions comme dans le ministère de la chapelle : homme de doctrine, il plaisait surtout aux hommes. C'était un bon religieux, très charitable, très obéissant et très austère. Toute la ville de Cuenca le connaissait ; lui ne connaissait presque personne à Cuenca, même après un séjour de trente ans. Sa régularité exemplaire le désigna aux supérieurs. Nommé deux fois de suite Recteur à Cuenca, il redevint missionnaire. Il continua alors à se dépenser pour Dieu et les âmes avec l'entrain et l'ardeur des jeunes, et ne cessa de prêcher, de confesser, d'être fidèle à tous les exercices de Règle du religieux. Épuisé enfin de fatigues et de jeûnes, il succomba à l'ardeur de son zèle le mardi de Pâques. — « *Venite benedicti Patris mei, percipite regnum.* »

Profession : 1^{er} novembre 1863.

Ordination : 18 décembre 1869.

R. P. Alexandre David. Puerto Varas (Cauquenes), 1921.

C'est au village de Saint-Michel, en Savoie, que naquit le 26 mars 1883 le Père Alexandre David. L'éducation si chrétienne qu'il reçut de ses parents lui donna la vocation religieuse. A l'âge de dix ans, il accompagna son frère aîné au juvénat d'Uvrier, où il fit de solides et brillantes études. Son caractère un peu frondeur, franc et légèrement caustique lui valut plus d'une punition humiliante, mais il reconnaissait noblement ses défauts qui, de son propre aveu, ébranlèrent sa persévérance. Une très grande dévotion à la Très Sainte Vierge lui sauva la vocation. Après l'émission de ses vœux, le Père David fut envoyé en Amérique, à la maison des études. Dès le début, il se montra un étudiant sérieux, animé du désir constant de se perfectionner dans toutes les branches du savoir ecclésiastique. Mais trois ans ne s'étaient pas écoulés qu'il ressentit les premières atteintes de la phthisie pulmonaire.

Ordonné prêtre, il se prépara cependant aux missions tout comme s'il eût joui d'une santé robuste. Sa vie de missionnaire ne devait durer que quelques années et se terminer par le Calvaire. Ce fut son plus dur sacrifice : se sentir dans la plénitude du talent et du zèle et se voir ainsi cloué dans l'inutilité de la retraite ! Il avait pour lui la solidité de la doctrine, la clarté de l'enseignement, la simplicité de la diction. Les supérieurs tentèrent tous les moyens pour conserver à la Congrégation un sujet de si haute valeur. Sur son désir, ils consentirent à ce qu'il entrât dans un hôpital dirigé par des Sœurs hospitalières ;

mais les six dernières années ne furent qu'une longue préparation à la mort. Un prodigieux travail de la grâce s'opérait dans son âme. Sa vie de cénobite fut une vie de prière, d'abnégation et d'acceptation du sacrifice de son apostolat. « Plus je suis loin des créatures, disait-il, plus aussi je suis près de Dieu. » A l'hôpital il n'avait pas de plus grande joie que celle de distribuer aux malades les douceurs qu'on lui donnait en cadeau. Si un mieux sensible se déclarait : « Que je guérisse, disait-il, et je suis l'homme des hommes. » Le R. P. mourut serrant son crucifix de profession sur sa poitrine, et sur sa tombe on put écrire : Fidèle à sa vocation, il est mort dans la Congrégation. — « *In die tribulationis meae Deum exquisivi et non sum deceptus.* » Ps. 76.

Profession : 8 décembre 1901.

Ordination : 31 mars 1906.

11 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

* 1778. Saint Alphonse et la conversion de Voltaire.

Vers le mois d'avril 1778 saint Alphonse fut trompé par la fausse nouvelle de la conversion de Voltaire. Dans sa joie, il voulait lui écrire une lettre pour le féliciter de son retour à Dieu et l'engager à rétracter publiquement ses erreurs. Mais avant d'expédier cette lettre, il apprit que l'odieux pamphlétaire était mort dans l'impénitence. « Une pareille grâce de conversion, dit saint Alphonse, serait non une grâce ordinaire mais un effort extraordinaire de miséricorde, et Dieu ne fait cet effort qu'en faveur d'hommes dont les erreurs ont pour principe une certaine bonne intention. Mais en Voltaire régnait l'extrême malice sans aucun alliage de bonté. » — On le sait, Voltaire mourut le 30 mai 1778. Un mois après, Jean-Jacques Rousseau, son rival en impiété, terminait honteusement sa honteuse carrière. « Grâces éternelles soient rendues au Seigneur, s'écria saint Alphonse : en un mois il a délivré l'Église de ses deux plus grands ennemis. »

R. P. BERTHE. *Vie de saint Alphonse*, II, pp. 446-447.

NÉCROLOGE

R^{me} Père André Villani. Pagani, 1792.

Second Recteur-Majeur de la Congrégation.

Le T. R. P. Villani né le 7 février 1706, entra dans la Congrégation à l'âge de trente-six ans, quelques années après la fondation. Il était prêtre et adonné déjà à la prédication. Distingué par la noblesse de sa naissance, le P. Villani acquit l'estime de tous par la sainteté de sa vie, sa grande humilité et son héroïque douceur. Tout pénétré de la présence de Dieu, il ne pensait qu'à procurer sa gloire en lui gagnant des âmes. Saint Alphonse l'aimait plus que tout autre. Sa science profonde, ses rares vertus et sa singulière prudence lui méritèrent les charges les plus importantes. Tour à tour, il fut Maître des novices, et Recteur local. Saint Alphonse le choisit pour coadjuteur dans le gouvernement de la Congrégation, pour successeur dans la charge de Recteur Majeur, et pour guide de sa conscience. Agé de quatre-vingt-six ans et accablé d'infirmités, il mourut à la veille de convoquer le Chapitre

général du 1^{er} mars 1793. Calme et tranquille comme il l'avait toujours été, il dit en mourant : « Je meurs en paix sans aucune crainte », et il alla rejoindre au ciel le saint Fondateur dont il avait été sur cette terre le disciple fidèle. — « *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua.* » Eccli., 44-1.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, 626.

R. P. François Ratté. Echternach, 1893.

Le P. Ratté naquit le 6 janvier 1823 à Fredeburg, en Westphalie. Dieu le doua de riches talents et de précieuses qualités. Son application assidue au travail, son caractère jovial et sa conduite exemplaire réjouissaient ses parents et ses maîtres. Durant un séjour prolongé chez des parents en Rhénanie, il fit la connaissance de nos Pères de Wittem et eut alors l'occasion de lire plusieurs ouvrages de Saint Alphonse. Cette lecture lui mit au cœur le désir de faire partie de la Congrégation. Après son ordination, le Père Ratté fut appelé à exercer successivement les charges de socius du Père Maître, de Préfet des étudiants et plus tard à remplacer ceux qui furent ses maîtres. Pendant de longues années, il fut Recteur à Luxembourg, puis enfin à Echternach.

Le R. P. Ratté n'avait qu'une faible constitution et ne put prendre part aux travaux apostoliques de ses confrères. Il se rendit néanmoins très utile à la Congrégation, surtout dans les différentes charges qu'il remplit avec zèle et beaucoup de conscience et de désintéressement. Il fut ensuite un prédicateur de retraites très goûté. Il était assidu au confessionnal et, pour beaucoup de prêtres et religieux, il fut un directeur et conseiller éclairé.

Comme écrivain aussi, le R. P. Ratté consacra ses forces et ses talents au salut des âmes. Plus de trente opuscules ascétiques ont été le fruit de ce travail inlassable. Modeste et patient, le Père Ratté brilla surtout par sa charité fraternelle et une très grande bonté. Atteint d'une pleurésie et pneumonie, il succomba un matin au son du « *Regina Caeli* ». — « *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur. in regno caelorum.* » Matth., 5-13.

R. P. Joseph Motte. Lima, 1911.

Le R. P. naquit à Tourcoing le 12 mai 1842. Il était héritier d'une famille, grande par sa position sociale, mais surtout par ses solides vertus. Rédemptoriste, le Père Joseph prêcha des missions dans toutes les parties de la France, durant dix-huit ans.

Durant son séjour à Valence, il fonda de ses deniers le « *Messager de Saint Joseph* », qui ne devait pas tarder à devenir la Revue « *La Sainte Famille* », Revue de la Province de Paris. Envoyé au Pérou, c'est à lui que la maison de Lima doit son existence et son maintien. Pendant vingt ans, malgré une santé délicate, il supporta les fatigues et les privations des missionnaires de la Sierra. En ville, il était le consolateur, le conseiller universel. Au couvent il était pour tous un modèle d'évangélique simplicité, de pauvreté et d'obéissance. Agé de plus de soixante ans, il fit un suprême effort pour aller en mission dans une région lointaine et d'accès difficile. Au retour, l'aspect d'une plaie qu'il se fit à la jambe fit comprendre au docteur la présence du diabète. Le R. P. mourut au milieu de ses confrères, sans angoisse et sans la moindre agitation, laissant à tous les exemples de sa douceur et d'une exquise bonté. — « *In fide et lenitate ipsius, sanctum fecit illum.* » Eccli., 45-1.

Profession : 21 novembre 1861.

Ordination : 23 septembre 1866.

R. P. Julien Cabuis. Uvrier, 1922.

C'est à Onnion, diocèse d'Annecy (Haute-Savoie), que vint au monde le P. Julien Cabuis le 8 décembre 1856. La piété et l'esprit studieux dont il donna dès le bas âge des preuves plus qu'ordinaires, décidèrent ses parents à le placer au collège de Meylan. Durant un séjour qu'il faisait au pays natal, la paroisse d'Onnion fut favorisée d'une mission prêchée par les RR. PP. Chainiat et Kolly. Cette mission orienta l'avenir du jeune collégien : « Moi aussi, s'écria-t-il, je veux prêcher des missions. » Cabuis entra au jувénat d'Uvrier. Ordonné prêtre, il se dévoua pendant trente ans, et sans compter, aux travaux apostoliques.

Le Père Cabuis n'était pas doué de grands talents, mais c'était un bûcheur sans pareil. A force de travail, il meubla son intelligence des connaissances nécessaires à la poursuite

de sa vocation de missionnaire. Sa piété était forte et expansive. Il aimait tendrement la Très Sainte Vierge et en parlait volontiers. La lecture assidue des livres de notre Père Saint Alphonse lui était familière. La Congrégation ! comme il l'aimait ! Il n'avait qu'une ambition : se dévouer pour elle. Par esprit de sacrifice, il fit un jour une convention avec une de ses sœurs religieuses qu'il aimait beaucoup : celle de renoncer à toute correspondance avec elle par amour pour le bon Dieu. Le R. P. avait été formé par des maîtres qui n'étaient pas partisans des demi-mesures : les RR. PP. Chavatte, Bührel, Zéphyrin, Raus et surtout le T. R. P. Desurmont. Le P. Cabuis, disaient ses confrères, bien que de santé peu robuste, a fait preuve jusqu'à sa vieillesse d'une résistance et d'une énergie qu'on n'aurait pas attendues de lui. Durant la guerre de 1914, le P. Cabuis se fit l'humble vicaire de sa paroisse natale, en remplacement de son curé mobilisé. Quand sonna l'armistice en 1918, le bon curé de fortune était à bout de forces. Il passa les dernières années de sa vie à prier et à souffrir, heureux cependant de pouvoir encore monter au saint autel, la grande consolation de sa vie. Le R. P. Cabuis laisse à ses confrères une réputation d'homme de Dieu et d'ardent missionnaire. — « *Tabescere me fecit zelus meus, quia obliiti sunt verba tua inimici mei.* » Ps. 118.

Profession : 15 octobre 1875.

Ordination : 19 mars 1884.

R. P. Amé L'Hôte. Varallo, 1925.

C'est au hameau de Montagne, dépendant du Val d'Ajol (Vosges), que naquit le 7 août 1856 le Père L'hôte, de parents cultivateurs, excellents chrétiens. Durant son séjour au petit Séminaire d'Autray et au grand Séminaire de Saint-Dié, sa piété se développa tout à l'aise non moins que ses belles qualités naturelles. Une retraite prêchée par nos Pères durant les années de son grand Séminaire le décida à se faire Rédemptoriste ; il était sous-diacre. Dès qu'il eut fait profession, il se traça un programme auquel il fut fidèle toute sa vie : « Mon Dieu, je veux pour votre amour et par votre grâce me porter toujours promptement, joyeusement, sans raisonnement et sans réserve à tout ce que mes supérieurs me demanderont. » La fidélité à cette résolution fut la grande caractéristique de sa vie. La seule énumération de ses états de service pourrait nous en convaincre. Successivement professeur dans nos maisons de formation depuis la grammaire jusqu'à la théologie dogmatique ou morale ; missionnaire, secrétaire du Provincial, ministre et supérieur ; changer quinze fois de résidence, habiter tour à tour la France, la Hollande, la Suisse, la Belgique et l'Italie... et partout être l'enfant de l'obéissance, l'homme de règle, et le serviteur de tous, qui se dépense sans compter : telle fut la vie du P. L'hôte. Aussi l'on grava sur sa tombe cette parole de Saint Paul : *Homo Dei, ad omne opus bonum instructus.* II Tim. III, 17.

Ajoutons que le Père L'hôte vivait d'une vie intérieure intense : c'était un religieux d'oraison et de prière, ayant une grande dévotion au Très Saint-Sacrement au point de passer de longues heures chaque jour à la chapelle, célébrant la sainte messe comme un saint. Sa piété était éclairée. Homme de doctrine, saint Alphonse avait toutes ses préférences et c'était plaisir dans les réunions domestiques de l'entendre émettre son avis toujours marqué au coin du vrai savoir, du jugement droit et de la précision. Il était dur pour lui-même, extrêmement bon pour les autres, surtout pour les malades. Aimable, poli, modeste, il accueillait avec une certaine distinction et une grande cordialité tous ceux qui l'abordaient. Voilà bien le modèle de piété, d'humilité, de charité et de grande abnégation : un portrait de vrai Rédemptoriste. — *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* Col. 3, 3.

Profession : 13 novembre 1879.

Ordination : 29 juin 1880.

R. P. Joseph Tétard. Mouscron, 1925.

C'est le 27 octobre 1865, à Boulogne-sur-mer (Pas-de-Calais), que naquit le R. P. Joseph Tétard. Dès sa tendre enfance, l'idée de la prêtrise le poursuivait jusque dans ses amusements. Le petit et le grand Séminaire le préparèrent à la vie religieuse. La vie austère et retirée qu'il avait rêvée lui apparaissait comme idéalisée dans l'ordre de Saint François ; mais, après sa retraite d'élection chez les Chartreux de Montreuil, il prit le parti de se faire Rédemptoriste, et ce fut sur le seuil de la Basilique de Notre-Dame de Boulogne que, le 8 septembre, il reçut son admission. — Dès qu'il fut ordonné prêtre, il s'adonna au ministère des Missions durant dix-huit ans ; puis nous le voyons à Dunkerque occupant le poste de Directeur de l'œuvre « *La Sainte Famille* », laissé vacant par le P. François Dumortier. C'est là qu'il passa les années de guerre, à portée du feu de l'ennemi, donnant un grand

exemple de sang-froid, d'endurance, d'imperturbabilité, s'occupant à prêcher la parole de Dieu et à suffire aux exigences du saint ministère.

Comme supérieur, il s'occupa du rachat de notre couvent et de notre église de Dunkerque, puis s'employa à la restauration de l'immeuble.

Il était surtout missionnaire ; son zèle vrai, ardent, lui inspirait tout d'abord la simplicité alphonstienne si nécessaire pour être compris du peuple. C'était un orateur distingué, grâce à ses belles qualités d'intelligence, d'imagination et de cœur. Sans frapper d'estoc et de taille à l'aveugle sur les pécheurs qui l'écoutaient, il s'étudiait, en ménageant les personnes, à ouvrir les cœurs aux terribles anathèmes qu'il réservait pour le vice. Mais la souffrance devait être le partage de ce grand missionnaire. Des maux de tête à peu près continuels, une pénible affection de gorge lui furent une lourde croix pour son travail de cellule, le confessionnal et la prédication. Il écrivit dans la revue de la *Sainte Famille* et dans celle du *Prêtre du Cœur Eucharistique*, des articles fort bien pensés et très goûtés.

Religieux, il le fut autant que missionnaire. Pourtant certains défauts extérieurs, comme cet air légèrement moqueur et ce ton de paradoxe qu'il affectait trop aisément ; une jovialité (un peu bruyante) qu'il se reprochait à certains moments, quelque inégalité d'humeur due à son malaise physique et à son impressionnabilité, pouvaient donner parfois le change. Le contraste ou plutôt le mélange de ces défauts avec les belles qualités et les vertus qui l'ornaient, imprimait à sa personne et à sa conduite un air un peu énigmatique, qui de prime abord jetait quelque voile sur le beau relief de son travail intérieur. Sur la fin de sa vie, sa piété semble avoir reçu un notable accroissement, et ce qu'il y puisait, c'était l'amour généreux, en même temps qu'un surcroît de sainte familiarité avec Jésus. — Durant les deux dernières années de sa vie, le Père Tétard dut subir une opération à la langue qui le fit beaucoup souffrir. Il disait à l'un de ses confrères : Je me demande ce que sera le Purgatoire en voyant ce que je souffre physiquement et moralement depuis quelques jours. » « Je n'aurai jamais été aussi Rédemptoriste que maintenant. » La volonté de Dieu, la confiance et l'amour, tels étaient les sentiments qui s'exhalaient de son cœur. Le R. P. Tétard mourut à Mouscron, où ses supérieurs l'avaient envoyé pour se reposer, entouré de ses confrères, le Samedi Saint, sanctifié par le sacrifice, la prière et avec l'assurance « *d'obtenir la couronne que saint Alphonse promet à tous ceux qui persévèrent dans leur vocation.* — « *Scio opera tua, et laborem et patientiam.* » Apoc. 2, 2.

Profession : 9 novembre 1890.

Ordination : 2 octobre 1892.

12 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

* Charité et Bonté de Saint Alphonse pour les pécheurs.

Les évêques d'Avellino et de Gaëte vinrent un jour voir Saint Alphonse. Comment allez-vous ? lui demande ce dernier. — Comme un homme qui bientôt paraîtra au jugement de Dieu, répondit saint Alphonse avec un accent de terreur qui fit frémir les deux prélats. L'Évêque de Gaëte lui demanda encore s'il pouvait lui rendre quelque service. — Oui, dit-il. Vous n'habitez pas loin du couvent des Capucins ? veuillez dire au Père Joseph d'Aggerola d'être moins rigide pour les pauvres pécheurs : il les effraie, les désespère et les éloigne de Dieu. — Monseigneur, dit l'évêque d'Avellino, je ne vous comprends pas. Quand il s'agit de vous, vous pleurez, vous tremblez à la pensée des jugements de Dieu, et quand on traite avec les pécheurs, vous voulez qu'on leur prêche la confiance en la miséricorde de Dieu ! — Que voulez-vous, dit saint Alphonse, autant je me sens poussé à parler aux pécheurs de la miséricorde de Dieu, autant pour mon propre compte, je suis impressionné au souvenir de la divine justice.

Voilà bien saint Alphonse : rigueur pour lui-même, charité et bonté pour les autres.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 390.

Léon Gautier, dans un opuscule sur *la miséricorde et la joie*, dit de saint Alphonse : « Il a été le consolateur de l'humanité désolée. » Le mot est très juste, et tout l'ascétisme de saint Alphonse, quelque sévère ou austère qu'il paraisse, ne va en définitive qu'à consoler l'homme. S'il fait sentir au pécheur l'état misérable où il est présentement, celui surtout auquel il se prépare pour l'avenir, il lui tend aussi une main secourable et lui montre dans la miséricorde divine le port assuré qui lui est tout grand ouvert. S'il pousse les justes dans la voie de l'abnégation et du sacrifice, il n'oublie pas d'y mettre la douce joie de l'amour qui change toute peine en délices. A tous il enseigne la grande loi de la prière, moyen à la disposition de tous, moyen très efficace, moyen qui à lui seul ferait, si on l'employait comme il faut, de toute une vie d'épreuves, une vie de joies « et de consolations divines ».

P. LEMETTE. *Œuvres Ascétiques de Saint Alphonse*.

NÉCROLOGE

R. P. Édouard Darras. Lille 1897.

Le R. P. naquit à Capelle (Nord), le 16 décembre 1822, d'une famille d'honnêtes cultivateurs, qui surent donner à leurs enfants une éducation aussi chrétienne que fortement trempée. Dès ses jeunes années, Édouard montrait une égalité de caractère, une sérénité d'humeur inaltérable, et exerçait sur ceux qui l'approchaient un ascendant irrésistible. Après neuf ans de vicariat au Quesnoy, il entra dans la Congrégation, c'était en 1855. D'une santé trop délicate pour se vouer au travail écrasant des missions, il fut néanmoins missionnaire quelque temps à Tournai, puis à Lille, où, quatre ans après son arrivée, il fut nommé Recteur. Il avait trente-huit ans.

Là, son ministère se réduisit presque exclusivement au confessionnal de notre chapelle de la Cour des Bourloires. Il entendait environ douze mille confessions par an. A Lille, il était très populaire, connu de tout le monde, universellement aimé et vénéré à cause de sa charité, de sa douceur, de son inépuisable bonté, de sa patience que rien ne pouvait lasser. Il était toujours le même, souriant et disposé à rendre service. Que de personnes il a éclairées, consolées et encouragées ! Tout le monde avait recours à lui à cause de sa prudence, de son tact exquis, de son expérience consommée, de la finesse de son jugement et de la connaissance profonde qu'il avait du cœur humain. Dans un cas embarrassant, pour un parti à prendre, une vocation à décider, on se disait : Allons consulter le R. P. Darras. Il écoutait, puis parlait avec calme, simplicité et humilité ; il priait, faisait prier et la lumière se faisait dans les esprits. C'était vraiment un homme de Dieu. Malgré des occupations si multipliées, il trouvait le temps non seulement de remplir ses devoirs de religieux, mais de faire les exercices de piété qu'il s'était imposés : il consacrait plusieurs heures par jour à la prière et l'oraison. Le T. R. P. Desurmont, son Provincial, le surnomma le modèle des Recteurs. On le regardait comme un saint. Sa mort fut l'explosion d'un deuil général dans la ville de Lille. Les vastes nefs de Saint-Maurice se remplirent de fidèles et de nombreux prêtres qui vinrent non seulement prier pour le repos de son âme, mais le prier lui-même. — « *Non recedet memoria ejus et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.* » Eccli. 39-13.

Ordination : 6 juin 1846.

Profession : 24 mai 1856.

13 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

* 1893. Les actes parfaits dans l'oraison.

On n'a pas oublié le zèle du T. R. P. Desurmont en faveur de l'oraison. Ses ouvrages en sont la preuve. Il avait à cœur d'inculquer à tous ceux qui lui étaient confiés la pratique vertueuse de l'oraison par des actes ; et il voulait que ces actes fussent élaborés avec maturité, c'est-à-dire avec tous les éléments dont ils se composent. Sa grande retraite intitulée « *La Conversion quotidienne* » nous le montre suffisamment. Dans les cinq dernières années de sa vie, il insistait dans ses lettres aux religieuses contemplatives sur ce mode d'oraison : il leur parle de la « culture des actes parfaits ». Efforcez-vous, leur dit-il, de plaire à Dieu par les actes parfaits. Faites vos actes parfaits, d'amour de Dieu, de contrition, de confiance, d'union à la volonté divine, d'humilité, et à force de les faire de votre mieux, vous arriverez à les faire tout à fait bien. Il disait à une supérieure de communauté : Veillez à ce que vos sœurs fassent sérieusement et sincèrement des actes parfaits : sérieusement, en en comprenant toute la substance et en la voulant telle qu'elle est ; sincèrement, en n'admettant pas de contradiction habituelle entre la conduite et l'acte. Que Dieu vous donne une provision de ces grâces fortes qui font les femmes fortes dans leur manière d'aimer Dieu par la culture des actes parfaits. — Il disait aussi et répétait aux étudiants de produire ces actes de l'oraison indépendamment du sentiment de la veille, du jour même, et de dire à Dieu du fond du cœur ce qu'on dit du bout des lèvres.

(Lettres de 1893 à 1898).

NÉCROLOGE

C. F. Gerardo (François Kinnen). Saint-Nicolas-du-Port, 1902.

Le Frère Gerardo est né à Berdorf (G^d Duché) le 12 décembre 1822. Il exerçait à Paris le métier de garçon pâtissier. Il fit alors la connaissance d'un de nos Pères Luxembourgeois en résidence à Paris et sollicita son admission dans la Congrégation. Très expert dans l'art culinaire, il fut envoyé à la Villa Caserta à Rome pour y remplir la charge de cuisinier. Il y resta pendant trente ans. Ne pouvant plus supporter le climat de l'Italie, il revint en France, à Saint-Nicolas. Les deux vertus dominantes du cher Frère, furent un très grand esprit de foi envers le Très Saint Sacrement et ses supérieurs. Il avait en partage l'amour du travail. Ses cinquante ans de vie religieuse allaient sonner, quand saint Alphonse l'invita à les célébrer au ciel. — « *Haec requies mea in saeculum saeculi.* » Ps. 131-14.

Profession : 25 décembre 1852.

14 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1878. Le sort de ma vie d'oraison, confié à la très Sainte Vierge.

Le Révérend Père Desurmont écrivant aux Étudiants, leur disait :

Avon, 14 avril.

« Il est une chose qui me préoccupe vivement, et qui, j'en suis sûr, vous préoccupe aussi : C'est ce que j'appellerai : le sort de votre vie d'oraison. Après que tous, plus ou moins, vous en avez goûté les premiers secrets et les premiers fruits, aurez-vous le bonheur de conserver votre trésor, et verrons-nous enfin l'esprit de sainteté s'implanter définitivement dans la partie principale de notre jeunesse ? Ou bien y aura-t-il pour tous une déception, une déception affligeante, et serons-nous condamnés, dans un avenir plus ou moins prochain, à rentrer dans la catégorie des âmes simplement fidèles, mais privées de l'oraison, de telle sorte qu'il faille renoncer à ce travail de sainteté si heureusement commencé ?

J'avoue que ces questions m'occupent et m'occupent beaucoup. J'avoue encore que la difficulté surhumaine de notre sainte entreprise serait de nature à m'inspirer, ainsi qu'à vous, bien des craintes. Mais je confesse non moins hautement que Dieu m'a donné une pensée qui m'inspire une immense confiance et cette pensée la voici : Je veux mettre la vie d'oraison de mes chers Étudiants sous le patronage tout spécial de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

... Je suis pour mon compte tout à fait convaincu que c'est à cette incomparable patronne, à cette bonne et vigilante Mère que nous devons les grâces de sainteté dont la Province et en particulier le Studendat ont été l'objet. Or quelque chose me dit au fond du cœur, qu'en confiant à notre chère Madone la conservation, le développement, la fixation de cet esprit d'oraison, nous réussirons. A elle seule, cette sainte et filiale précaution fera plus pour le vrai et définitif succès, que toutes les autres industries quelque légitimes qu'elles soient. J'en suis tout à fait convaincu. Oui, ô ma bonne Mère, ô Mère du Perpétuel-Secours, si nous nous fions à vous, vous ferez si bien qu'au Studendat, tous les secours opportuns nécessaires à la sainteté viendront en leur temps et à leur place, et que rien ne manquera : ni la sagesse et le conseil des directeurs, ni cet ensemble de grâces prévenantes, exultantes, réconfortantes, avertissantes, qui font que les âmes se soutiennent et avancent.

Telle est ma pensée depuis longtemps, mes Frères, vous avez peut-être pu vous en apercevoir. Car plusieurs fois déjà j'ai insinué que c'est surtout aux âmes qui se sont livrées au perpétuel combat, aux perpétuels besoins, aux perpétuelles impuissances, aux perpétuels désirs de la vie d'oraison, qu'il convient d'implorer le perpétuel Secours de Marie. Souvent, dis-je, cette pensée est revenue sur mes lèvres ; mais je me réservais d'y revenir plus explicitement en temps voulu ; c'est-à-dire quand, par expérience vous seriez bien convaincus que, pour vivre de la dite vie, on a besoin d'une vraie perpétuité de secours divins. Cette conviction, vous l'avez tous maintenant, je n'en doute pas ; car tous, plus ou moins, vous avez dû passer par les mille péripéties de la vie intérieure : présence de

Dieu, absence de Dieu, facilité, difficulté, confiance, crainte, fidélité, infidélité, progrès, paix, trouble, ardeurs, refroidissements.

Je crois donc que le moment est venu de faire acte de confiance en notre Mère, et de lui dire : O Vierge du Perpétuel-Secours nous voulons rester dans la voie des saints ; nous voulons réussir, et pour réussir c'est à vous que nous confions l'entreprise. »

NÉCROLOGE

C. Fr. Florentin (Debaisieux). Lille, 1900.

Le cher Frère Florentin est né à Templeuve le 28 décembre 1862. Son Recteur de Lille, où il était en résidence, a fait de lui cet éloge : « Le Frère Florentin était pieux, humble, obéissant et charitable. C'était un religieux à qui on pouvait tout demander et qui partout eut la confiance de ses supérieurs. Il peut être proposé sans crainte, comme un modèle de Frère servant. On l'appelaient en ville : le Bienheureux Gérard. Le cher Frère mourut à Lille, où il était portier et tailleur. Il dit en mourant : « J'offre à Dieu ma vie en sacrifice et je prierai dans le ciel pour la Congrégation, les missions, les vocations et la persévérance de tous. » — « *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* » Prov. X-9.

Profession : 28 décembre 1887.

15 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1797. Ordination sacerdotale du Vénérable Père Passerat.

Ce fut à Varsovie, le 15 avril 1797, à l'âge de vingt-cinq ans, que le P. Joseph Passerat fut ordonné prêtre. Le grand désir de Saint Clément-Marie eût été que le P. Passerat pût exercer à Varsovie le ministère apostolique, qui, dans l'église de Saint-Bennon devenait chaque jour plus important et plus étendu. Mais l'ignorance de la langue polonaise et l'usage très imparfait qu'il avait de la langue allemande firent obstacle à son zèle ; de sorte que, durant les sept années qu'il passa à Varsovie, le P. Passerat ne fut appliqué qu'aux fonctions intérieures de la communauté. La Providence avait ses vues en cela. La destinée du P. Passerat était de devenir le docteur ascétique et le consolateur de son ordre par l'apostolat de la vie intérieure. Saint Clément lui confia la charge de Maître des novices. « L'exemple et la prière pour l'avancement des novices, disait-il, voilà tout le Maître des novices. Ajoutez-y la confiance en Dieu. Tâchez de faire que les novices apprennent à se vaincre en offrant tout à Jésus-Christ. Pour cela, prescrivez-leur un certain nombre d'actes intérieurs et extérieurs. Il faut surtout en faire des hommes de prière, les exercer petit à petit à la mortification, surtout de la volonté propre et du jugement ; enfin les exercer beaucoup. »

P. DESURMONT. *Vie du P. Passerat*, p. 107.

1832. Départ des premiers Rédemptoristes pour l'Amérique du Nord.

Notre Père Saint Alphonse voyant un jour dans la baie de Naples un vaisseau prêt à faire voile pour la Nouvelle-Orléans, dit à ceux qui l'entouraient : « Mes fils auront un jour une maison dans cette ville. — De fait, l'idée de transporter la Congrégation en Amérique n'abandonna jamais le Père Hofbauer. A ceux qui voulaient le chasser du sol autrichien et lui demandaient où il voulait se rendre, il répondit : « En Amérique ». — Le Père Passerat, au cours de ses pérégrinations en Allemagne et en Suisse, forma aussi plusieurs fois le projet d'aller demander au Nouveau Monde un refuge que l'Europe lui refusait. Le 15 avril 1832, à la demande de l'évêque de Cincinnati, il envoya dans cette région lointaine et encore sauvage trois de ses plus ardents missionnaires : Les Pères Saenderle, François Haetscher, Xavier Tschenhens et trois Frères laïcs, afin d'y établir une communauté. Pendant six ans, ces trois explorateurs et d'autres qui allèrent les rejoindre, durent vivre séparés les uns des autres, au milieu des sauvages, exposés à mille dangers, et sans espoir de fonder jamais un établissement où ils pourraient vivre selon leur Règle. Plusieurs fois, il fut question de leur rappel ; mais le Père Passerat, plein de confiance en Dieu, soutint tous les courages. « Patience, patience ! dit-il, l'année qui verra la canonisation de Saint Alphonse verra aussi s'élever le premier couvent de Rédemptoristes en Amérique. » Cette prédiction renouvelée plusieurs fois se vérifia le 8 avril 1839. En effet, le second dimanche après Pâques en 1839 eut lieu la fondation de Pittsburg, au moment même où l'on se préparait à célébrer la fête de la Canonisation de saint Alphonse à Rome. Depuis le jour où l'aurole des saints brilla sur le front de notre saint Fondateur jusqu'à la démission du R^me Père Passerat, les fondations se succédèrent rapidement. Elles furent assez nombreuses pour que le serviteur de Dieu les fit ériger en Vice-Province sous la direction du Vénérable Père Jean Neumann.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 680.

P. GIROUILLE. *Vie du V. P. Passerat*, p. 505.

NÉCROLOGE

R. P. François Kécheur. Téterchen, 1912.

Né à Maizières-les-Vic, diocèse de Nancy, le 18 décembre 1868, le P. Kécheur entra au juvénat de Contamine-sur-Arve. Le R. P. Hauger eut bien vite reconnu en lui un sujet d'élite. Doué d'une intelligence ouverte, d'une mémoire remarquable et d'une imagination vive, il fit au juvénat des études très sérieuses. Dès qu'il fut ordonné prêtre, le P. Hauger le prit avec lui comme professeur de Théologie à Luxembourg, où se trouvait alors le studentat de la Vice-Province d'Asace-Lorraine. Il fut enfin fixé à Téterchen pendant les quatorze dernières années de son existence. Nommé Recteur de cette maison, il y dépensa le meilleur de sa vie et de son cœur. Doué d'un organe superbe, possédant à la perfection la langue française, il devint un orateur des plus populaires, des plus distingués et des plus goûtés du diocèse. Au dehors comme à la maison, il se donnait sans compter. L'œuvre de son cœur fut sans contredit l'œuvre des retraites fermées. Il aménagea la maison de Téterchen de manière à donner des retraites chaque année à quatre cents hommes et jeunes gens, ainsi qu'aux prêtres. Comme supérieur, il était le religieux intérieur, d'une admirable bonté, d'une patience admirable. Par tempérament, il eût été porté à prendre une décision sur l'impression du moment. Une fois supérieur, il sut se défier de lui-même et on ne le vit jamais prendre une mesure quelconque *ab irato*. Ce vaillant apôtre ne sut pas se borner. Sa santé s'épuisa et la négligence des remèdes prescrits le terrassa. Pendant les quatre

dernières années il déclina peu à peu, et mourut à l'âge de quarante-trois ans de la mort la plus douce et la plus sainte, en vrai enfant de la Congrégation à laquelle il s'était si bien dévoué. — « *Fulgebunt... qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellae in perpetuas aeternitates.* » Dan., 12-3.

Profession : 8 septembre 1887.

Ordination : 2 octobre 1892.

C. F. Sébastien (Jacques Engel). Echternach, 1929.

Le F. Sébastien est né à Kestert, diocèse de Limbourg le 20 janvier 1859. Il passa les premières années de sa vie religieuse dans nos maisons de formation de France. Dès la réouverture des maisons d'Alsace, il fut attaché successivement aux communautés d'Echternach, des Trois Épis et de Bischenberg comme cuisinier, jardinier et relieur. Mais une courte et douloureuse maladie brisa subitement ses forces et le cher Frère rendit son âme à Dieu, après avoir reçu quelques jours auparavant les derniers sacrements.

De l'aveu de tous, le Frère Sébastien était un religieux très dévoué à la Congrégation et à ses confrères, infatigable au travail, d'une humeur très joviale ; dur pour lui-même mais d'une très grande bonté pour les autres. Il affectionnait particulièrement la vertu de pauvreté ; la prière et la méditation faisaient ses délices, les dimanches surtout étaient pour lui des jours de ferventes prières. Durant les derniers jours de sa vie, il ne cessa de regarder la mort en face et de désirer ardemment le ciel. — « *Vigilate... in omni tempore orantes.* » Luc, 21-36.

Profession : 25 décembre 1895.

16 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

* 1736. Zèle admirable du Vénérable Sarnelli contre le libertinage.

Au mois d'avril 1736, le Père Sarnelli fit paraître un ouvrage : *Raisons catholiques et politiques de réprimer le libertinage*. Ce livre est un des plus beaux qui soient sortis de sa plume et l'un des plus vigoureux plaidoyers qui aient jamais été publiés en faveur de la pureté des mœurs. Il rencontra de très fortes oppositions. Le Vénérable Sarnelli y répondit par une *Addition* : chef-d'œuvre de sagacité, de science et de zèle ; addition où il est traité des moyens pratiques d'enfermer et de réfréner les femmes de mauvaise vie, de pourvoir à l'existence de celles qui se sont repenties, de préserver les jeunes filles en péril, et de préserver à jamais la société des désordres du libertinage. Il obtint gain de cause. Le Roi Charles III ordonna de chasser de Naples un nombre considérable de femmes perdues de vices. Une partie d'entre elles se marièrent ou entrèrent dans des maisons de refuge : d'autres furent reléguées dans des endroits désignés ou s'enfuirent. Ce fut le triomphe du V. P. Sarnelli.

P. DUMORTIER. *Vie du P. Sarnelli*, p. 87 et suiv.

NÉCROLOGE

C. F. Nicolas (Rieffel). Bischenberg, 1825.

Le Frère Nicolas originaire de Scherwiller (Bas-Rhin), est né le 9 juin 1753. Il entra dans la Congrégation à un âge avancé et pour consacrer à Dieu les dernières années de sa vie. Il exerça la charge de menuisier au Bischenberg, et eut le bonheur de prononcer ses vœux de religion sur son lit de mort. — « *Memor esto mei.* » Tol. 3-3.

Profession : 10 avril 1825.

R. P. Michel Zech. Prague, 1885.

Le R. P. et né le 25 septembre 1823 à Oberkammlach. Entré dans la Congrégation, il appartint quelques années à la Province française, puis il fit partie de la Province Autrichienne. Là, par sa vie exemplaire, la douceur de son commerce, il se concilia aussitôt l'estime des confrères et des étrangers. Il travailla avec succès au salut des âmes. L'idiome de la Bohême lui étant particulièrement difficile, il se considérait comme inapte aux charges qu'on crut pouvoir lui confier. Toutefois, grâce à sa grande prudence et à son zèle aussi circonspect que généreux, il put remplir avec avantage des emplois bien nombreux et très importants. — « *Memoria justî cum laudibus.* » Prov. X-7.

Profession : 2 juillet 1842.

Ordination : 3 avril 1847.

17 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1790. Abolition du fameux « Règlement ».

On se rappelle les lamentables effets du décret pontifical qui sépara les Pontificaux des Napolitains. Durant sept ans, de 1780 à 1787, saint Alphonse avait pleuré sur cette division, tout en prophétisant que la réunion se ferait, mais seulement après sa mort. En effet, bien que tous la désirassent ardemment, le Règlement se dressait toujours comme un mur de séparation entre les deux partis. Mais voici qu'en 1788, le roi de Naples Ferdinand porte un nouvel édit, « obligeant tous les religieux à observer strictement les Constitutions qu'ils ont acceptées au jour de leur profession. » De ce fait, le roi de Naples, approuvait la Règle de Benoît XIV pour laquelle il avait tant de fois refusé l'*exequatur* et que tous les Pères observaient depuis leur profession. — Profitant de la mort de Mgr Mathieu Testa, auteur du Règlement et grand aumônier du Roi, le R. P. Blasucci, supérieur de Girgenti (Sicile), très aimé de sa Majesté, obtint alors en ce 17 avril 1790 la suppression des serments et le retour à la Règle de Benoît XIV. Dès ce jour, la paix renaissait dans tous les cœurs. Le R^{me} Père Villani, directeur majeur, convoqua un Chapitre général pour régler la réunion tant désirée et régler la situation des différentes fractions de l'Institut. Mais la mort le surprit. Ses confrères, en attendant le Chapitre, élurent le Père Jean Mazzini, Vicaire général. Mais celui-ci mourut aussi. Par ordre du Pape, le Chapitre se réunit enfin le 1^{er} mars 1793.

NÉCROLOGE

R. P. Martin Schmitt. Contamine-sur-Arve, 1851.

Né à Rheinau, diocèse de Strasbourg, le 4 janvier 1804, d'une famille profondément chrétienne, Martin Schmitt fit de brillantes études et devint savant dans toutes les sciences. Entré dans la Congrégation à dix-sept ans, le Père Schmitt, après son ordination sacerdotale fut nommé lecteur de Théologie à Fribourg. Diction pure et brève, exposé lucide, coup d'œil sûr et profond, telles étaient les qualités dominantes de sa manière d'enseigner. Ses études historiques l'ayant mis en relation avec de nombreux écrivains, il reçut souvent la visite d'hommes distingués par leur science. La guerre du Sonderbund l'obligea à quitter Fribourg, il se rend à Contamine avec ses étudiants. Épuisé de fatigues il tombe gravement malade. La maison de Contamine, n'étant pas à même de lui donner les secours que réclamaient sa santé, les supérieurs jugèrent bon de le confier aux soins dévoués du personnel de Plaimpalais, près de Genève. Le Père Rey se montra pour lui, dans cette circonstance, d'un dévouement admirable. Le Père Schmitt pressentant sa fin, demanda et reçut avec la plus grande dévotion les derniers sacrements et mourut en priant. C'était le Jeudi Saint. S'il fut grand par sa science, il fut plus grand encore devant Dieu par ses vertus religieuses. Il a publié son *Epitome Theologiae Moralís* en 1848 en un volume, à Lyon ; — des *Mémoires historiques sur le diocèse de Lausanne*, deux vol. in-8° où l'on peut voir la liste de ses autres ouvrages, parmi lesquels il faut mentionner cinq volumes d'Histoire encore inédits. — « *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno caelorum.* » Matth 5.-13.

Profession : 8 novembre 1822.

Ordination : 20 août 1826.

C. F. Eugène (Claudel). tué aux Épargés (Meuse), 1915.

Novice.

Le cher Frère est né à La Bresse (Vosges). Il partit pour la guerre, dès le début des hostilités et il le fit avec un courage et une décision qui édifièrent profondément ceux qui le connaissaient. Il ne resta que neuf mois sous les armes, car il fut blessé à la jambe au cours d'une forte attaque aux Épargés. Sa blessure s'aggrava, au point d'exiger l'amputation de ce membre et il succomba à l'hôpital de Verdun des suites de cette opération. Ses souffrances ont été atroces. Ce bon Frère ambitionnait de servir Dieu sur la terre pour le posséder dans le ciel. Il l'a servi par la souffrance et le sacrifice de sa vie et la récompense lui est assurée dans l'éternité. — « *Bonus miles Christi Jesu.* » 2 Tim. 2-3.

R. F. Fernand Clément.

Étudiant, tué durant la guerre de 1914 à Montigny (Meuse) 1916.

Fernand Clément naquit le 23 décembre 1894 à Montdidier, diocèse d'Amiens. Il commençait ses études théologiques au studendat français exilé à Fauquemont, quand éclata la guerre de 1914. Fervent étudiant, il se montra soldat aimable et dévoué, estimé de tous ses chefs. La vie militaire n'eut rien pour lui de déconcertant. Sa correspondance dénotait une gaieté de bon aloi, jointe à un esprit religieux imperturbable. Il disait : « C'est pour Dieu et les âmes ! Il vaut mieux être sur la croix que de la contempler. L'essentiel est que l'on souffre bien. » S'entretenant avec son confrère le R. F. Langie, il disait encore : « Comme nous serons peu nombreux en revenant à Fauquemont, c'est le moment où jamais de souffrir pour obtenir d'être un jour de vrais Rédemptoristes. » — Le dos criblé par des éclats d'obus, mais bientôt remis de ses souffrances, il passait des bureaux aux tranchées, s'offrant le premier pour accomplir quelque mission périlleuse, quand le 17 avril, un éclat d'obus percutant tomba sur son bureau, lui enleva la moitié de la tête, lui défonça la poitrine, lui coupa une main et l'engloutit sous un mètre cinquante de terre. Langie son confrère était là quand on le dégagait des décombres. — Fernand Clément fut l'objet d'une citation : « Brancardier d'une vertu rare, a ramassé et soigné les blessés sous le feu intense de l'ennemi et fut grièvement blessé le lendemain. » Et saint Alphonse récompensa son enfant en lui donnant le ciel. — « *Cum probatus fuerit, accipiet coronam vitae.* » Jacq. I, 12.

Profession : 8 septembre 1912.

18 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1869. Fondation de la Maison de Madrid. (Perpétuel Secours).

Les débuts de notre séjour à Madrid remontent au 18 avril 1869. Après l'expulsion de nos Pères d'Espagne en 1868, les Pères Lojodice et Azevedo étaient restés à Madrid et desservaient la chapelle de Saint-Pascal, du couvent des Clarisses. (Voir 2 juillet et 6 janvier). Quand les temps devinrent meilleurs en 1879, le Cardinal Moreno céda à la Congrégation la maison du chapelain de l'ancien couvent des Visitandines, appelée : *Las Salesas*, du nom de leur fondateur : Saint François de Sales. (Ce couvent est devenu depuis le Palais de Justice.) — Les Pères s'établirent à Las Salesas le 25 décembre 1879 jusqu'au 6 juillet 1892. Durant ce laps de temps, grâce à la générosité des catholiques, on élevait à Madrid une superbe église, due au talent d'architecte de notre regretté frère Gérard. Le 6 juillet 1892, la Communauté s'établit près de cette église. L'Image de la Madone qui jusque-là avait été vénérée à Las Salesas, fut transportée solennellement dans son nouveau et riche sanctuaire. Il devint dès lors un centre vivant de dévotion à Notre-Dame et de miracles dus à sa maternelle protection. Toutes les classes de la société s'y donnèrent rendez-vous, attirées par la beauté des cérémonies, le genre apostolique des prédications et le zèle ardent des missionnaires.

NÉCROLOGE

Le Serviteur de Dieu : C. F. Joachim Gaudiello. Ciorani, 1741.

Joachim Gaudiello naquit à Bracillano et entra dans la Congrégation à l'âge de dix-neuf ans. Il entendait souvent les gens du pays parler avec admiration de l'austérité et de la régularité qui régnaient au couvent. « Qui veut se faire saint, lui disait-on, doit entrer à Ciorani. » Gaudiello brûlant de se faire saint, sollicita son admission et vécut de manière à se tresser vite une belle couronne. Trois années s'étaient à peine écoulées depuis son entrée, qu'il s'envola au ciel. Il avait aimé l'humilité jusqu'à se complaire dans les emplois les plus vils, la pureté jusqu'à ne jamais lever les yeux sur une femme, l'obéissance jusqu'à s'interdire toute interprétation même raisonnable des ordres donnés par ses supérieurs ou des prescriptions de sa sainte Règle. Affamé de mortification, cet ange de vertu se priva de nourriture se donna la discipline, se couvrit de cilices et de chaînes de fer, jusqu'au jour où, vaincu par la maladie, il dut passer de longs mois sur un lit de douleur. Comme ses Frères lui demandaient s'il ne regrettait pas de mourir si jeune : « Au contraire, dit-il en souriant, je suis bien heureux de mourir le premier de la Congrégation : c'est moi qui porterai l'étendard ! Saint Alphonse en apprenant la mort de ce Benjamin se réjouit à la pensée que le premier de ses enfants était un saint. Il lui composa cette épitaphe : « Frère Joachim Gaudiello, modèle de toutes les vertus, copie vivante du Seigneur Jésus, a pris à tâche de reproduire en son âme tous les traits du divin exemplaire : sa patience dans l'infirmité, sa douceur dans l'adversité, son amour de l'obéissance. S'il n'est pas mort comme Jésus sur le bois de la croix, il a aimé la croix d'un immense amour, et c'est en embrassant le crucifix que, le premier de nous tous, il a conquis la céleste couronne. » — *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus. Sap. 4-11. (Vie de Saint Alphonse par le R. P. BERTHE, I, 209 et 222).*

Profession : 21 juillet 1740.

R. P. Paul Lorthioit. Barlin (Pas-de-Calais), 1914.

Le Père Paul est né à Tourcoing le 1^{er} juillet 1850. Élevé au collège de cette ville il puisa sa vocation dans la foi patriarcale qu'il reçut de ses parents, dans l'exemple de ses deux oncles Rédemptoristes Auguste et François Lorthioit et dans le livre de Saint Alphonse : *Avis sur la vocation religieuse*. Après dix ans de vie apostolique en France et vingt-sept ans en Espagne et au Mexique, il revint en France. Nommé supérieur à Boulogne-sur-mer, il reprit le cours des missions avec la ferveur d'un jeune missionnaire. Prêchant une mission au Mans, il offrit à Dieu sa vie en sacrifice pour le salut des âmes. Huit jours après, évangélisant une colonie d'Espagnols située à Barlin, dans le Pas-de-Calais, il mourut subitement.

La note caractéristique de la vie du Père Paul fut, au témoignage de ses supérieurs et de ses confrères, son grand esprit de sacrifice, puisé dans une foi profonde, une inaltérable bonté de cœur et un zèle très ardent pour les âmes. Aussi disait-il à ses supérieurs : « Je suis prêt à tout, quand il s'agira des intérêts de Jésus-Christ et de la Congrégation. » Il possédait à un très haut degré l'esprit de famille, l'amour des traditions de la Congrégation, le culte de la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus et de la Très Sainte Vierge. Il a succombé les armes à la main. — « *Pro eo quod laboravit anima ejus, videbit et saturabitur.* » Isaïe, 53, 11.

Profession : 9 octobre 1870.

Ordination : 18 juillet 1875.

R. F. Charles Cajamarca. Popayan, 1926.

Charles Cajamarca, Equatorien, naquit à Baños, près de Cuenca, le 2 novembre 1907. Après trois ans de séjour à Riobamba, il se rendit à Popayan en 1925 pour y commencer son noviciat. C'était un bon enfant, d'un caractère timide, pieux, soumis, plein de bonne volonté, un peu enclin à la tristesse et au découragement. D'un tempérament religieux, il voulait remplir ses charges à la perfection. . . de là une certaine nervosité qui l'exposait aux maladresses. Si Dieu lui avait donné la santé, il fut devenu un parfait Rédemptoriste, car déjà il s'adonnait à une vie intérieure intense. La veille de la retraite pour la prise d'habit, il tomba malade. Après un mois et demi de souffrances les médecins déclarèrent le mal sans remède. Le bon enfant ne voulait plus quitter sa soutane religieuse ni jour ni nuit : il voulait mourir Rédemptoriste. Il eut le bonheur de prononcer ses vœux de religion sur son lit de mort. — « *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* » Apoc. 14, 13.

Profession : 19 mars 1926.

19 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1920. Fondation de la maison de Bernrain.

A la suite de la guerre de 1914, la province de Strasbourg perdait comme champ d'action, la Bade, la Hesse et la Sarre : il ne lui restait que trois départements bien insuffisants pour le recrutement et les travaux apostoliques. Telle est la raison de la fondation de Bernrain en Suisse allemande.

NÉCROLOGE

Vénérable César Sportelli. Pagani, 1750.

César Sportelli naquit le 19 juin 1701, à Mola di Bari (Italie). A vingt-cinq ans il conquit la palme du doctorat. Avocat, il se fit remarquer par son éloquence, par sa loyauté dans les affaires et par son ardente piété. C'est à l'hôpital des Incurables qu'il fit la connaissance de Saint Alphonse et il s'enrôla dans la Congrégation au moment où les premiers compagnons de notre saint Fondateur venaient de l'abandonner. Un bien immense s'opéra par ses prédications et ses catéchismes ; Dieu l'aidait d'une manière singulière. Partout il s'acquit la plus haute estime par sa sagesse et sa prudence. C'était un homme d'humeur facile, s'accommodant avec tout le monde. D'un caractère toujours égal, modéré mais ferme comme Saint François de Sales, le V. Sportelli cachait, sous les dehors d'une vie ordinaire, des vertus héroïques, une oraison contemplative et de dures mortifications.

Le caractère propre de sa vie fut l'imitation des vertus de Notre Seigneur. Parmi les premiers compagnons de saint Alphonse, aucun ne le surpassa dans cette reproduction habituelle de la vie du Sauveur. « En entrant dans l'institut, écrivait-il à Saint Alphonse, je n'ai eu pour but que de suivre et d'imiter Notre Seigneur Jésus-Christ, et la question du plus ou moins de succès, du plus ou moins grand nombre de sujets ne fut jamais rien à mes yeux. » Après de très grands et très pénibles travaux apostoliques auxquels il se livra sans relâche, après beaucoup de traverses et de soucis qu'il supporta au début de la Congrégation naissante, il succomba sous le poids des infirmités qui amenèrent une fin prématurée. Plusieurs fois il avait prédit le jour et l'heure de son trépas. Avant d'expirer, calme et joyeux comme un exilé qui rentre dans sa patrie, il entonna le psaume : *In exitu Israel de Aegypto*, et rendit le dernier soupir.

Dieu mit en lumière sa grande sainteté par les nombreux miracles qui suivirent sa mort. Trois ans après, on ouvrit son tombeau : le cadavre intact et flexible apparut tel qu'il était au moment de la mort, sans aucune trace de putréfaction. Cette conservation du corps, les guérisons opérées par l'intercession du serviteur de Dieu, l'héroïcité de ses vertus, poussèrent saint Alphonse à présenter une supplique à Rome à l'effet de commencer le procès de Béatification. Le P. de Risio compte dix guérisons humainement inexplicables, obtenues par l'intercession du Père Sportelli. — « *Serve bone et fidelis intra in gaudium Domini tui.* »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 431. — *Revue Sainte-Famille*, année 1900 p. 75.

R. P. Charles Druelle. Gannat, 1890.

Le R. P. Druelle est né le 2 août 1820 à Sin-le-Noble, au diocèse de Lille. Pendant neuf ans, il fut successivement vicaire et curé, puis entra dans la Congrégation. Bien que d'un caractère timide, le R. P. déploya, comme missionnaire, un très grand zèle pour le salut des âmes. Il fit surtout preuve d'un grand dévouement sur le champ de bataille, en qualité d'aumônier militaire durant la guerre Franco-Allemande en 1870. Il exerça longtemps la charge de chroniqueur provincial et il était aussi exact et charitable que modeste et intérieur. Il témoigna toute sa vie une grande fidélité à sa dévotion envers la Très Sainte Vierge et ses jours se terminèrent dans la prière, la patience et la résignation. Il mourut un samedi. — « *Defectio tenuit me, pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam.* »

Profession : 19 mars 1855.

Ordination : 20 décembre 1845.

R. P. Aloys Noël. Gannat, 1893.

Né dans le Grand Duché de Luxembourg le 25 avril 1821, le R. P. fit de brillantes études à l'Université de Louvain. Après avoir exercé le saint ministère comme vicaire, il sollicita son admission dans la Congrégation. Pleins d'estime pour sa vertu, les supérieurs lui confièrent bientôt des charges importantes. Maître des novices, fondateur de plusieurs maisons, il devint le modèle du missionnaire Rédemptoriste. Il était d'un zèle à toute épreuve. Ce mot était légendaire : « Le bon père Noël, c'est un intrépide. » Il mourut en mission à saint-Maurice, paroisse située dans les montagnes de la Haute-Loire. Atteint d'une fluxion de

poitrine, il tomba évanoui en célébrant la messe, après la consécration. Il eut le bonheur de faire sa confession générale qu'il portait écrite dans sa poche et mourut durant la mission. Avant de mourir, il s'écria : « A présent dans les ténèbres, bientôt dans les splendeurs de la gloire ! » et, levant la main pour bénir, il la laissa retomber. La mort avait fait son œuvre. — « *Postulet autem in fide, nihil haesitans.* » Jacq. 1, 6

Profession : 15 août 1852.

Ordination : 14 avril 1846.

C. Fr. Alphonse (Antoine Lehmann). Mulhouse, 1902.

Né à Elgersweiler (Grand Duché de Bade) le 8 septembre 1819, le cher Frère prit la résolution de se donner à Dieu, après avoir assisté à la prédication d'un saint prêtre dans la Cathédrale de Strasbourg. Il faisait partie du Tiers-Ordre et entra bientôt au Bischenberg comme novice. Le R^me Père Passerat, alors Vicaire général de la Congrégation, le reçut et le Frère Alphonse vécut au Bischenberg durant vingt-huit ans, aimé et estimé de toute la communauté à cause de son esprit de travail, et de sa grande piété dont il donna des preuves jusqu'à la mort. Il quitta l'Alsace au moment du Kulturkampf et passa les quinze dernières années de sa vie comme jardinier à Uvrier. Il mourut à Mulhouse en donnant à ses confrères l'exemple d'un esprit de prière plus qu'ordinaire. — « *Et in oratione confitebitur Domino.* » Eccli. 39, 9.

Profession : 21 avril 1847.

R. P. Joseph Leitner. Buga 1926.

Le P. Leitner naquit le 19 mars 1844 à Virgen, dans le Tyrol autrichien, de parents très chrétiens adonnés à la culture des champs. L'accomplissement de la volonté de Dieu, signifiée par la Règle et les supérieurs, tel fut l'idéal du Père Leitner. L'État florissant où le Vénéral Père Passerat avait laissé l'Institut en Autriche frappa vivement son esprit ; il demanda son admission dans la Congrégation. Dès qu'il fut ordonné prêtre, il enseigna au studendat de Mautern la physique, le grec, le latin et l'allemand. Voulant se dépenser pour les âmes il répondit à l'appel du R^me Père pour les missions de l'Amérique du Sud ; il s'embarqua pour Santiago et, quatre ans après, les supérieurs le chargent de la fondation de Buga où pendant quarante-deux ans il va se dévouer sans compter. Il avait un talent pratique d'organisateur : expert en horlogerie, fondeur de cloches, il faisait feu de tout bois, en vue de rendre service au prochain. Mais le meilleur de son temps allait au saint ministère. Sa manière de prêcher, son assiduité au confessionnal, le soin qu'il portait aux malades, révélait un cœur d'or pour ses frères, mais aussi une volonté de fer pour combattre le péché et convertir les pécheurs endurcis. Durant une campagne apostolique, il contracta un commencement d'hydropisie. Il ne se remit jamais complètement de ce coup. Désormais, l'église du couvent, le confessionnal et les malades seront l'objet de son zèle aussi délicat que charitable.

Le trait caractéristique de sa ferveur fut l'amour de la Règle, poussé jusqu'à la parfaite fidélité à ses moindres prescriptions. La Règle pénétra toute sa vie, elle était pour lui l'évangile, il la lisait, la méditait, la connaissait à fond. Son grand esprit de foi se témoignait par un respect profond pour l'autorité, évitant l'ombre même d'une critique intérieure contre les ordres reçus. Il entourait ses supérieurs d'une affection filiale, même plus jeunes que lui de trente ans. Tout ce qui concernait la Congrégation lui était souverainement cher, surtout quand il parlait de nos Saints, des Supérieurs majeurs, du R^me Père Mauron, du R. P. Desurmont. Sa charité fraternelle n'était peut-être pas très expressive en sentiments et en paroles, mais elle était le fruit de la vertu confinant parfois à l'héroïsme. Porté par tempérament aux affirmations énergiques et aux réparties violentes, il sut étouffer ses tendances et rester toujours charitable. Loin de se prévaloir de l'ascendant que lui donnait sa vertu ou son âge, il s'efforçait au contraire de passer inaperçu au milieu de ses confrères. Il n'y avait chez lui rien d'extraordinaire dans sa conduite extérieure, concernant le recueillement ou la prière, mais on notait l'extraordinaire et continue attention de son âme à rester toujours calme à n'agir que sous l'œil de Dieu et pour Dieu. Sous un aspect tout viril, sa piété peu sentimentale témoignait des trésors d'affection vive et profonde pour Dieu. Le Père Leitner était peu de son temps, mais il était l'homme de tous les temps que la Congrégation veut voir dans ses religieux, parce qu'il est l'homme de Dieu, de la Règle et du devoir. Une fièvre violente fut le signal de sa dernière maladie et de sa mort, toute sainte : « *Perpétuel Secours* : » tel est le dernier mot qui sortit de ses lèvres en mourant. Le Père Leitner laissa à ses confrères et à toute la ville de Buga la réputation d'un saint religieux. La cérémonie funèbre fut un vrai triomphe... toute la ville était pré-

sente. L'union à Dieu obtenue par une complète observance des Règles et une parfaite conformité à la volonté divine, tel fut l'idéal qu'il s'était tracé et qu'il poursuivit durant les soixante-et-un ans de sa vie de Rédemptoriste. — « *Ecce enim merces vestra, multa est in coelo.* » Luc. 6, 23.

Profession : 15 août 1865.

Ordination : 27 avril 1869.

20 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1903. Fondation de la maison de Géricmont.

En l'année 1900, la Province Française avait été partagée en Province de Lyon et en Province de Paris ; par ailleurs, les expulsions à cause de notre refus d'autorisation, étaient menaçantes. Les supérieurs songèrent alors à expatrier leurs étudiants. La Province de Lyon se tourna vers la Belgique. Or, il y avait à Géricmont un château appartenant à la famille Desclée, situé près de la résidence de nos confrères à Beauplateau. Le R. P. Kaisin, de la maison de Tournai, nous servit d'intermédiaire pour cette location. La famille Desclée étant très catholique, la fondation fut décidée avec les clauses les plus avantageuses pour nous. Le R. P. Lemcine quitta Thury-en-Valois avec ses étudiants, et tous furent reçus au studentat de Beauplateau, avec une charité des plus cordiales. On envoya à Géricmont tout le mobilier d'Houdemont, et le 20 avril 1903, les Pères d'Houdemont purent s'installer dans ce château princier. Ils n'y restèrent que six ans. L'un des propriétaires étant mort, les autres pensèrent à faire le partage de leurs biens. Le château fut laissé à la disposition des nouveaux acquéreurs, et la communauté de Géricmont chercha un autre asile. La famille Desclée se montra très généreuse au départ des étudiants français : aussi témoignèrent-ils leur profonde reconnaissance à leurs insignes bienfaiteurs.

L'autre asile fut Attert.

NÉCROLOGE

Sainte mort de Monseigneur Falcoia. Castellamare, 1742.

C'est à ce saint religieux de la Congrégation des Pieux-Ouvriers fondée par le Vénérable Père Caraffa que Dieu donna la première idée de l'Institut ; mais, de par l'ordre du ciel, ce fut notre Père saint Alphonse qui acheva et exécuta son dessein. Les œuvres de Dieu ont coutume d'être préparées de loin. A l'occasion d'une mission qu'il prêchait à Scala, Falcoia contribua à relever un conservatoire de pieuses personnes vivant en communauté. Son but était de sanctifier ces pieuses filles par l'imitation des vertus de Jésus-Christ. Marie Céleste Crostarosa qui faisait partie de ce conservatoire reçut alors du ciel des grâces particulières. Dieu lui fit entrevoir un Institut qui aurait pour but de sauver les âmes les plus abandonnées en imitant les vertus et les exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Devenu Evêque, Falcoia chargea Alphonse, qu'il avait connu au collège des Chinois, de prêcher la retraite dans cette maison. Marie-Céleste eut à ce moment de nouvelles communications avec Dieu concernant saint Alphonse et la Règle de la future Congrégation. Dans toutes ces circonstances, Alphonse se faisait guider par Falcoia, son directeur de conscience. Dans notre maison de Pagani, près du portrait de notre Père saint Alphonse et de ses

premiers compagnons figure le portrait de Mgr Falcoia, évêque de Castellamare, sur lequel on lit cette inscription : « Si vous demandez pourquoi l'image de Mgr Falcoia se trouve en ce lieu, c'est parce que dans les premiers temps de la Congrégation, quand notre Révérend Père Alphonse-Marie de Liguori établissait sa grande œuvre au milieu des contradictions, Mgr Falcoia fut constamment son directeur et son soutien. »

En mourant, Falcoia dit au père Sportelli qui l'assistait : « L'Institut est l'œuvre de Dieu, et vous verrez qu'il se propagera comme l'herbe des champs. » C'était pour la troisième fois qu'il prophétisait ainsi l'avenir de la Congrégation. Falcoia était âgé de quatre-vingts ans quand il mourut. Cinq ans après sa mort, il s'échappa de ses ossements un sang frais et vermeil qui imbiba les linges qui les recouvraient et découlait sur les doigts de celui qui les portait. Une des Rédemptoristes de Scala lui ayant demandé de lui apparaître après sa mort : « Si je lui apparais, répondit-il, ce sera pour lui rappeler ainsi qu'aux autres ce que j'ai tant de fois répété sur l'imitation de Jésus-Christ, sur l'observance des Règles et sur l'obligation de tendre à la perfection. » Depuis l'année 1913 on instruit le procès d'information pour sa béatification et l'on peut espérer qu'un jour Dieu glorifiera devant le monde entier celui dont les vertus et les miracles ont laissé un si profond souvenir dans l'ancien royaume de Naples. Il mourut à l'âge de 80 ans. — « *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est.* » Eccli. 47, 1.

Vie de Saint Alphonse... passim.

R. P. Célestin De Robertis. Caposèle, 1807.

Né le 19 mai 1719, ce jeune homme appartenait à une famille italienne aussi distinguée par sa piété que par sa noblesse et sa richesse. Son père, docteur en droit, l'avait appliqué à l'étude des lettres. Le jeune De Robertis conquit bien vite le diplôme de docteur *in utroque jure*, mais il aspirait à d'autres luttes qu'à celles du barreau. Une retraite qu'il fit à Ciorani décida sa vocation. Retenu par ses parents, il retarda son entrée au noviciat. Saint Alphonse lui écrivit : « Dût-on déplaire à tous les parents du monde, qu'importe, si l'on plaît à Dieu et si l'on met son âme en sûreté ! » Entré au noviciat un an plus tard, De Robertis devint un des membres les plus distingués de la Congrégation. Sa confiance envers la Très Sainte Vierge Marie était si grande qu'il lui suffisait d'avoir en main une image de Marie pour obtenir les grâces les plus signalées pour lui-même ou pour les autres. Quand il désirait une faveur, il allait jusqu'à dire : « O Marie, faites-moi ce plaisir. » Ce bon religieux faisait oraison la plus grande partie de sa journée. Il mourut en odeur de sainteté à Caposèle. — « *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* » Col. 3, 3.

Profession : 9 juillet 1746.

Ordination : ?

Monseigneur Alexandre De Risio. Pagani, 1901.

Né à Scerni (Italie) le 1^{er} octobre 1823, le R. P. se fit remarquer dès la jeunesse par une intelligence extraordinaire ; ses talents étaient supérieurs à ceux de ses condisciples. La lecture des livres de saint Alphonse, fut la cause de son entrée dans la Congrégation. Religieux malgré l'opposition de ses parents, il dut lutter contre leur obstination. Inébranlable dans sa résolution, il devint un missionnaire très célèbre. On l'appelait un autre Liguori, à cause de son grand zèle, de son prodigieux talent et de ses éminentes vertus. Pie IX, qui l'avait en grande estime, voulut le consacrer Évêque. Obligé d'accepter l'épiscopat, le Père Alexandre choisit l'Archevêché le moins en vue. Il vivait dans son palais comme un simple Père, avec d'autres confrères réfugiés chez lui, à cause des persécutions, et il continuait à prêcher des missions. Enfin, épuisé de fatigues, il se retira à Pagani, où il mourut après avoir donné à la Congrégation les plus saints exemples d'humilité, de zèle et d'abnégation. — « *In memoria aeterna erit justus.* » Ps. 117.

Profession : 30 mai 1847.

Ordination : 18 décembre 1847.

Archevêque de Sainte-Sévérine : 6 mai 1872.

R. F. Joseph Schnerkenburger. Echternach, 1918.

Tué à la guerre de 1918.

Le P. Joseph naquit à Rottweil, diocèse de Rottenburg, le 21 mars 1892. Profès depuis cinq ans, il succomba à la guerre de 1914. — « *Memor esto mei.* » Tob. 3, 3.

Profession : 16 octobre 1913.

21 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1847. Fondation de la maison de Contamine-sur-Arve.

Pendant la longue période de 1083 à 1618, les moines de Cluny occupèrent ce que l'on a toujours appelé le « Prieuré de Contamine ». C'était un vaste domaine contenant église, maison, champs, vignes et terrains cultivés, propriété de l'Évêque de Genève qui en avait fait don aux religieux de Cluny. Les moines demeurèrent en paix dans leur couvent jusqu'en 1589. A l'occasion d'une guerre suscitée par Henri III, roi de France, contre le duc de Savoie, le beau monastère de Contamine fut l'objet du vandalisme. Le Prieuré fut livré aux flammes et il ne resta que l'église conventuelle et la sacristie. La communauté fut entièrement dispersée. Les Clunisiens avaient fait leur temps. Plus tard les Barnabites reçurent leurs biens et prébendes en paiement des services qu'ils rendaient au diocèse et à l'église de Genève.

Ce fut saint François de Sales qui introduisit les Barnabites en Savoie et fit de ces religieux les hommes de sa droite. Il confia toute la jeunesse à leurs soins éclairés. Les Barnabites en effet n'étaient pas moins missionnaires qu'éducateurs. Ils restèrent à Contamine jusqu'en 1792. La Révolution française les dispersa et confisqua leurs biens. Vendu et revendu, le prieuré fut transformé en fabrique de cotonnade etc... Cette industrie n'ayant abouti qu'à ruiner les propriétaires, le couvent fut acheté par MM. Chabord, Bastian et Dumond, domiciliés à Bonneville, vers 1837.

Or, en 1840 les Rédemptoristes de Fribourg désiraient depuis quelques années s'établir en Savoie. Mgr Rendu, évêque d'Annecy, prélat non moins zélé que savant, leur fit très bon accueil et leur ouvrit largement les portes de son diocèse. Sa Grandeur leur désigna Contamine, exprimant le désir de voir les nouveaux religieux ramener le prieuré à son antique destination de prière et d'apostolat.

Le R. P. Czech, envoyé par ses supérieurs pour négocier cette fondation, entra en pourparlers avec les propriétaires de Bonneville, pour l'acquisition du dit couvent. On conclut, et le 18 mars 1847 les Rédemptoristes, autorisés par décret royal de Charles-Albert du 21 août 1846 à faire cet achat, entrèrent en possession des immeubles du couvent de Contamine.

Le 21 avril suivant, les RR. PP. Bourgoin et Billet arrivaient de la résidence de Saint-Nicolas-du-Port et commençaient la nouvelle fondation avec les Frères Nicolas Fasel et Sébastien venus de Fribourg.

Ce fut une providence pour les Rédemptoristes chassés de Suisse dès la veille. Expulsés de Fribourg comme affiliés aux Jésuites, ils trouvèrent un refuge tout prêt dans cette nouvelle maison.

Épargné par les décrets de 1880, en vertu de l'autorisation Sarde, le couvent de Contamine a subsisté jusqu'en 1903, où la communauté fut dissoute. Définitivement confisqué en 1909 et attribué par l'État au département pour une œuvre d'utilité publique, il est devenu une école d'agriculture.

1752. Saint Alphonse publie la notice du Vénérable Sarnelli.

Le V. P. Sarnelli fut un des premiers disciples de S. Alphonse, et son fidèle imitateur, nous allions dire son émule. Napolitain comme le saint Docteur, il embrasse d'abord comme lui la carrière d'avocat ; puis, quittant le monde, il entre avec lui dans une congrégation de missionnaires, où il se forme à la vie apostolique ; enfin, il se range jusqu'à la mort sous la bannière de son saint ami. Dès lors, c'est le salut des âmes, mais des âmes les plus dépourvues de secours spirituels, qui le préoccupe uniquement. Ce genre de ministère, si humble et si grand à la fois, est le sien ; ses combats, ses prières, ses études, en un mot, tous les efforts de son zèle tendent vers ce but : convertir les âmes délaissées, soit en les arrachant aux vices les plus dégradants, soit en les dirigeant vers la perfection par la pratique des vertus chrétiennes. — Huit ans après la mort du V. P. Sarnelli, saint Alphonse consacre à son disciple et ami une notice biographique dans laquelle il relève avec éloquence ses rares vertus, en exprimant l'espoir de sa canonisation future. « Nous avons perdu le P. Janvier sur la terre, disait-il, mais nous l'avons gagné pour intercesseur dans le ciel auprès de Dieu et de notre Mère Marie. » Approuvée le 21 avril 1752, cette notice reçut du public un excellent accueil.

P. DUMORTIER. *Vie du P. Sarnelli*, préface et p. 244.

1854. Fondation de la maison de Dunkerque.

Sa Grandeur Monseigneur Régnier, Archevêque de Cambrai, manifesta en 1853 au R. P. Huchant, Recteur de Douai, son désir de voir fonder une maison de Rédemptoristes à Dunkerque. Le R. P. Dechamps, alors Provincial de Belgique et des maisons du nord de la France, soumit la demande au T. R. P. Smetana, Vicaire général de la Congrégation. La réponse fut favorable. Trois Pères y furent envoyés : le R. P. Despret, supérieur, et les RR PP Inghels et Kockerols. Sa Grandeur nous offrit la chapelle de Notre-Dame des Dunes, qui contenait à peine cent cinquante personnes, et une maison tout auprès. Durant le premiers mois, le ministère des marins fut pénible, on venait à la chapelle pour faire brûler des cierges, mettre des ex-voto, mais non pour se confesser. De plus, si les Pères desservaient la chapelle, ils étaient sous la dépendance des administrateurs civils. On chercha alors un terrain, rue David d'Angers, pour y bâtir église et maison. Monseigneur et le R^{me} Père Recteur Majeur acceptèrent la fondation. L'argent faisant défaut, on fit une souscription signée de l'Archevêque et du R. P. Kockerols Provincial, par laquelle tout souscripteur de 2 fr. 50 participait annuellement à perpétuité à la célébration de cinquante-deux messes et saluts. La ville de Dunkerque se montra généreuse. En trois mois la souscription était close. On se mit à bâtir chapelle et couvent sous la direction du Frère René (Duvivier) architecte. Plus tard, de 1871 à 1876, le cher Frère Édouard y exécuta ses chefs-d'œuvre : le Maître-autel et le banc de communion. Le 1^{er} août 1860 eut lieu la bénédiction de l'église à dix heures et demie du soir par le T. R. P. Jean Kockerols, Provincial, et l'ouverture se fit le deux août, fête de saint Alphonse.

1874. Congrégation générale en présence du Pape Pie IX relative à l'héroïcité des vertus du Vénérable Gérard Majella.

NÉCROLOGE

T. R. P. Frédéric De Held. Vaals (Limbourg Hollandais), 1881.

Fondateur de la Province Belge.

Né le 17 juillet 1799 en Autriche, le R. P. De Held était fils du chancelier de l'Empire. Disciple et pénitent de Saint Clément-Marie, il entra dans la Congrégation et eut pour directeur de conscience au noviciat le V. P. Passerat. Ordonné prêtre, il devint le bras droit de celui-ci pour la fondation de nombreuses maisons en Belgique, en Angleterre et en Amérique. Il fut le premier Provincial et le fondateur de la Province Belge lors de l'érection des Provinces en 1841. Le R. P. Desurmont a fait de lui ce bel éloge : « Nature fortement trempée, intrépide comme un soldat, pieux comme un novice, adroit comme un diplomate, patient comme un homme de peine... cet homme remarquable devint dans les régions du Nord *l'alter ego* de son Vicaire général. » C'était un missionnaire dévoré du zèle du salut des âmes. A en juger par l'extérieur, on l'eût pris pour un ermite adonné à la pénitence. Il devint aveugle durant les trois dernières années de sa vie. Il disait dans son humilité : « Si j'ai tant à souffrir c'est que Dieu veut sans doute me fournir une occasion d'expier mes duretés envers les malades quand j'étais supérieur. » Le R. P. De Held mourut à quatre-vingt-deux ans. De lui on a pu dire : *Pater de Held, qui fuit Passerat, qui fuit Hofbauer, qui fuit Alphonsi, qui fuit Dei.* — Sa vie fut écrite par le P. M. De Meulemeester, c. ss. R — « *Gaudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua.* » Eccli. 44, 1.

Profession : 2 août 1821.

Ordination : 21 août 1823.

R. F. François Dandin. Uvrier, 1886.

Le Frère Dandin est né à Carelles (Diocèse de Laval), le 1^{er} décembre 1863. Entré dans la Congrégation, il fit ses études avec peine, car il était de santé faible. On l'envoya du studendat de Dongen (Hollande) à Uvrier pour refaire ses forces. C'était un de ces caractères énergiques qui ne font pas les choses à demi ; il savait surmonter les difficultés, ignorait la feinte, et parlait comme il pensait. Caractère généreux qui exclut l'égoïsme et aime à se dévouer, c'était là le côté saillant de sa vie dans l'ordre naturel et surnaturel. Durant les trois années de son séjour à Uvrier on admira sa constance dans les exercices de piété, son empressement à rendre service, sa charité à visiter les autres malades, les consoler, les encourager, oubliant lui-même ses propres souffrances. Il avait pris pour résolution, le jour de sa profession religieuse, d'accepter toutes les croix et de renoncer à toute joie pour Dieu. Il fut exaucé, car les croix ne lui manquèrent pas. Il disait un jour à un de ses confrères : « Courage, tout passe, la peine comme le reste ; sanctifions-nous bien vite par ces petits sacrifices et nous aurons une récompense qui ne passe pas. » Il fit une mort des plus douces et des plus édifiantes. — « *Christo confixus sum cruci.* » Galat. 2, 19.

Profession : 16 mars 1884.

R. P. François Boulangeot. Antony, 1898.

Le R. P. est né à Poussey (Vosges) le 12 juillet 1832. Il rendit d'éminents services à la Congrégation. C'était un religieux d'une science profonde et d'un jugement droit, d'un esprit prompt et clair, d'une lucidité étonnante d'exposition. Le R. P. fut successivement professeur de Philosophie, de Dogme et de Morale. Il fut aussi un missionnaire puissant et très goûté, un homme de direction et de conseil, possédant à un haut degré l'esprit de Saint Alphonse et de la Congrégation. Avant de mourir il pleurait à chaudes larmes en remerciant Dieu et Marie d'avoir vécu et de mourir Rédemptoriste. Le T. R. P. Desurmont l'avait en grande estime, il l'assista dans ses derniers instants. — « *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno coelorum.* » Matth. 5, 13.

Profession : 1^{er} novembre 1852.

Ordination : 16 août 1857.

R. P. Charles Willi. Attert, 1928.

Le P. Charles vit le jour à Ems, assez forte bourgade du canton de Coire dans la Suisse catholique, le 6 février 1869. Il était le cinquième enfant d'une famille foncièrement chrétienne et patriarcale qui en comptait treize et dont plusieurs membres se consacrèrent au service de Dieu. Charles se sentit de bonne heure attiré à la vie sacerdotale et religieuse. Son oncle paternel, le R. P. Georges Willi, favorisa sa vocation et Charles entra au juvénat d'Uvrier en 1884. Ceux qui l'ont connu et fréquenté au cours de ses études ont rendu hommage à sa piété solide, à ses vertus foncièrement religieuses et à son grand amour du travail.

Le Père Charles Willi avait rêvé d'être missionnaire. La surdité dont il fut affligé de bonne heure et qui alla sans cesse s'accroissant jusqu'à devenir complète, lui imposa le dur sacrifice de ce beau rêve. Apôtre, certes, il le sera, mais par la souffrance, la prière, l'exemple, l'enseignement et la plume. Pendant les trente dernières années de sa vie, nous le voyons successivement occupé dans de nombreuses maisons, à Rome même, et enfin à Attert, priant, enseignant, édifiant, écrivant, collaborant à des revues pieuses ou savantes et composant des livres. Il nous suffit de signaler, avec son précieux ouvrage sur le *Petit office de la Sainte Vierge*, son *Bréviaire expliqué* qui enleva tous les suffrages et que de bons juges ne sont pas loin de regarder comme un chef-d'œuvre.

Après une vie si bien remplie dont la dernière année fut marquée par de grandes souffrances physiques qu'il supporta avec patience, notre confrère s'éteignit à Attert, en invoquant le saint nom de Marie, qu'il avait tant aimée et si bien célébrée. — « *Qui elucidant me, vitam aeternam habebunt.* »

Profession : 8 septembre 1891.

Ordination : 29 juin 1897.

22 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1839. Le R^{me} Père Passerat, Vicaire Général, au delà des Alpes et les préliminaires de la division de la Congrégation en Provinces.

C'est le 22 avril que le R^{me} Père Passerat accompagné du T. R. P. De Held, Provincial de Belgique se rend en Italie pour assister aux fêtes de la Canonisation de notre Père saint Alphonse qui devait avoir lieu le 26 mai de cette même année. Depuis son entrée en charge en 1820, les choses avaient changé de face dans sa Congrégation. Sortie enfin de son berceau, elle s'était étendue au loin. Il devenait nécessaire, pour le bon gouvernement, de la partager en Provinces. Depuis quelques années déjà le prudent Vicaire général mûrissait à part soi cette idée.

La réunion des sommités de l'Institut à Rome pour la canonisation de saint Alphonse, était une occasion favorable pour saisir de ce projet la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. Muni des pleins pouvoirs du Recteur Majeur, le Père Passerat posa les préliminaires et régla les conditions de cette importante mesure. Deux ans après, le 2 juillet 1841, paraissait un Décret Pontifical de Grégoire XVI qui, faisant droit aux instances du serviteur de Dieu, divisait l'Institut de saint Alphonse en six Provinces.

NÉCROLOGE

* C. F. Michel (Ilardo). Ciorani, 1755.

Le Frère Michel est né à Torre Annunziata en Italie. Dès qu'il fut entré dans la Congrégation, notre Père Saint Alphonse le chargea de gérer les intérêts matériels de l'Institut ; il succéda au défunt Frère François Tartaglione dans ses laborieuses fonctions, l'espace de dix-huit ans. Il s'en acquitta à la pleine satisfaction de ses supérieurs. Il mourut à Ciorani en odeur de sainteté. Quatorze mois après sa mort, son corps fut retrouvé sans corruption.

P. DUMORTIER. *Lettres de Saint Alphonse*. Corr. gén., III, 16.

23 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1903. Expulsion de la Communauté de Dunkerque.

Le 1^{er} juillet 1901, les Chambres Françaises votèrent une loi dite « des Associations » qui expulsait du territoire français toutes les congrégations qui ne demanderaient pas l'autorisation. Cette loi inique fut condamnée par le Saint Siège et suscita de grands troubles. Le Gouvernement, pour n'en avoir pas l'odieux, exigea que les villes et villages où il y aurait des religieux émissent leurs avis sur le maintien de ces Ordres dans le lieu où ils étaient. A Dunkerque, le conseil municipal se prononça en faveur de l'autorisation des Pères par 23 voix sur 25 votants.

Comme on le sait, les Supérieurs Majeurs se décidèrent vers la fin de septembre, après bien des hésitations, à faire cette demande d'autorisation pour toutes les maisons de France. Le 25 mars 1903 la Chambre des députés rejeta notre demande et décida, malgré la Constitution, que ce rejet était définitif et ne devait pas être sanctionné par le Sénat. Ce refus nous fut communiqué et nous accordait quinze jours pour nous disperser. La maison et l'église de Dunkerque étant la propriété de M. Choquet depuis 1881, les supérieurs décidèrent qu'on n'opposerait aucune résistance.

Les adieux furent très émouvants. Ils eurent lieu à la chapelle en présence de tout le clergé de la ville. Mgr Scalbert, Archiprêtre, notre ami et soutien depuis vingt-cinq ans, prit la parole, protesta et remercia. Les jours suivants, les personnes les plus honorables de la ville vinrent nous offrir leur sympathie et leurs regrets. Le 23 avril, à notre départ, il y eut une grandiose manifestation de huit à dix mille personnes nous suivant jusqu'à la gare. Les Pères Saget, François Dumortier, Sandrard, Marcant, Dierman, et Ropital se dispersèrent. Le P. Sandrard revint à Dunkerque à la rue de Beaumont avec le Frère Siméon, et le P. Marcant, rue Vauban avec le Frère Eugène. Le P. Saget, tout en restant Recteur de Dunkerque, vint à Mouscron préparer le logement des réfugiés à la rue de Courtrai. — A la chapelle de Dunkerque la messe était célébrée le dimanche par le clergé de Saint Jean-Baptiste. Les scellés furent appliqués sur deux modestes placards, et quelques jours après, le Gouvernement par la voix du préfet du

Nord M. Vincent, décréta la fermeture immédiate de la chapelle. Elle fut réouverte bientôt après pour les réunions de l'œuvre des bateliers.

NÉCROLOGE



24 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1903. Expulsion de la Communauté de Bordeaux.

Le 17 juillet 1902, le conseil municipal de Bordeaux émit un avis favorable sur le sort de notre Congrégation, mais on lui avait dit en haut lieu : nous voulons en finir avec toutes les congrégations. En conséquence, le Jeudi saint 1903, notification de l'expulsion était faite au P. Zéphyrin, resté seul à la maison, car tous les Pères étaient en mission. Il fallait quitter l'immeuble dans les quinze jours. Les scellés furent placés partout et la foule protesta énergiquement. La police secrète voyant que la foule nous était favorable recruta dans tout Bordeaux des gens sans foi et sans aveu afin de faire une contre-manifestation. Elle réussit. Le 24 avril 1903, une foule houleuse entoura la chapelle. On eut peine à terminer la sainte messe. Il fallut fermer les portes. Le mot d'ordre était celui-ci : « Le lendemain les socialistes doivent envahir la maison et tuer les Pères. » Nos amis nous supplièrent alors de ne pas les attendre et de sauvegarder nos vies et les leurs : tout était à craindre. Anxieux et perplexes, les Pères prièrent durant un quart d'heure : les avis furent demandés à chacun. Ils prièrent encore. « Mes Pères, dit alors le R. P. Nicolas, Recteur, les circonstances sont telles que la résistance est impossible ; nous partirons demain à trois heures avant l'expiration du délai légal. » Les messes furent dites à minuit, et à trois heures, les Pères étaient à la gare.

NÉCROLOGE

R. P. Joseph Berset. Liège, 1868.

Le R. P. naquit à Orsonneus, canton de Fribourg, le 19 novembre 1794. Disciple du P. Passerat à la Valsainte, le Vénérable l'aimait beaucoup. Entre toutes les vertus qu'il a pratiquées, ce fut la foi, mais une foi vive et forte qui frappa le plus ses regards. Cet

esprit de foi se montrait dans tous ses entretiens et dans la parfaite ouverture de cœur qu'il témoignait à ses supérieurs. Cette vertu fut la sauvegarde de sa persévérance. Le P. Berset trouvait son bonheur à parler de choses spirituelles aux récréations du soir quand les circonstances le permettaient. La dévotion au Très Saint-Sacrement fut sa dévotion préférée ; il visitait Notre Seigneur plusieurs fois le jour, consacrait une heure à son action de grâces, et restait en prière à l'oratoire une heure entière après la prière du soir. Il récitait chaque jour des centaines d'Ave Maria, les psaumes de S. Bonaventure et sept Ave en l'honneur des sept douleurs de Marie. Il avait l'habitude de se confesser deux et trois fois par semaine pour imiter les grands saints. Bien qu'il eût avoué qu'il ne croyait pas avoir jamais commis un péché grave durant sa vie, lui échappait-il quelque faute, il l'avouait humblement, souvent à genoux, à des supérieurs plus jeunes que lui. A cette grande délicatesse de conscience, était jointe une âme très scrupuleuse. Que de traits le Vénéral Père Passerat n'a-t-il pas lancés contre les scrupules du bon et original Père Berset ?

Le R. P. remplit des charges bien importantes. Durant son Vice-Provincialat en Belgique en l'année 1849, il montra un zèle éclairé pour la conservation du texte et de l'esprit primitif de nos saintes Règles et Constitutions. Le démon voulut se venger de son zèle. La Providence permit que le P. Passerat le jugea coupable d'une action mauvaise ; le Père Berset se rappelant au lit de la mort cette circonstance de sa vie, disait à son Frère infirmier : « Si je n'avais pu supporter de la part du T. R. P. Passerat le poids de la calomnie, j'aurais perdu ma vocation et qu'en serait-il de moi, maintenant ? » Victime d'infirmités qui le mirent presque continuellement dans la gêne et la torture, il eût pu alléguer des raisons de services rendus, d'âge avancé pour obtenir des exceptions contraires à la vie commune ; il n'en voulut pas. Homme d'étude, il repassait chaque année sa Théologie, écrivait tous ses sermons, et laissa cinquante gros volumes de sermons et conférences. Il composa et fit imprimer plusieurs ouvrages : *L'Arme du salut — Méditations pour le mois de Marie — Le livre des enfants de Marie — Nouveau combat spirituel — L'Année du pasteur et des fidèles*. A son zèle de prédicateur, il joignait le zèle de confesseur. Son esprit de mortification se montra jusqu'à la mort. Tandis qu'il reposait encore sur sa paille, le frère lui demanda s'il voulait avoir un matelas. « Quoi, mon frère, il y a cinquante ans que je dors sur la paille, et maintenant que je suis à deux doigts de la mort, je prendrais un matelas ! Non ! Non ! » — Voilà ce que fut le P. Berset pendant un demi-siècle de vie religieuse : un modèle de foi vive, d'amour pour la prière et le travail, de dévouement pour la Congrégation et ses supérieurs, de droiture et de simplicité. . un vrai enfant de saint Alphonse. — « *Lætabitur justus in Domino et sperabit in eo.* » Ps. 63.

Profession : 18 mai 1818.

Ordination : 27 mars 1819.

R. P. Lucien Mathieu. Saint-Nicolas-du-Port, 1894.

Le P. Mathieu naquit à Blye, diocèse de Saint-Claude le 21 août 1856. Il entra dans la Congrégation comme prêtre. Il s'est toujours distingué par une grande pureté et droiture d'âme ainsi que par sa charité toute aimable pour ses confrères ; on trouva en lui une dose d'originalité qui faisait la joie de tous et qui ne l'abandonna pas complètement, même dans sa dernière maladie. Deux confrères se trouvant près de lui, l'un dit à l'autre : Le P. Mathieu m'a donné un poème, il est très bien pensé. Et citant Boileau : Si son astre en naissant ne l'a formé poète ! Et le Père Mathieu continuant sans rire : « Qu'il fasse ce qu'il veut, il sera toujours bête. » Entre temps, notre confrère était d'un sérieux des plus édifiants. Un Père lui demandant s'il guérissait, de continuer à s'adonner à la formation des jeunes Pères par la correction de leurs sermons, il s'écria : *jurō* ! Son agonie dura douze heures et il mourut en priant. — « *Hilarem datorem diligit Deus.* » 2 Cor. 9, 7.

Profession : 15 octobre 1885.

Ordination : 3 juin 1882.

25 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1856. Fondation de la maison de Boulogne-sur-mer, (Pas-de-Calais).

La propagation des œuvres de saint Alphonse nous avait déjà acquis l'estime de la population et du clergé de Boulogne avant que la Providence nous permît d'y fonder une communauté.

C'est à son retour de Naples où il avait visité le tombeau de saint Alphonse que M. l'abbé Lecomte, doyen de Saint-Nicolas proposa au R. P. De Held alors Provincial de Belgique d'établir une résidence de nos Pères à Boulogne; c'était en octobre 1844. Mais cette proposition échoua parce que M. le doyen voulait que nos Pères se chargeassent, du moins en partie, de suppléer à son ministère, dans le quartier appelé : Capécure. Dix ans après, M. Lecomte nous invita à prêcher le jubilé de 1854 à Saint-Nicolas et à Saint-Joseph. Malgré les rigueurs de l'hiver et l'indifférence encore plus froide qui semblait avoir glacé un grand nombre de cœurs, les exercices du jubilé furent couronnés d'un plein succès. Aussitôt, de pieux laïques d'abord, puis M. le doyen, M. l'abbé Hafferingue, supérieur du Collège catholique, qui devint plus tard Monseigneur Hafferingue, bâtisseur et architecte de la basilique actuelle de Notre-Dame de Boulogne, et deux directeurs du Collège : MM. Lefebvre et Hecquet, mirent tout en œuvre pour obtenir notre résidence à Boulogne. Grâce à la générosité de Mlle la Baronne Van der Gracht nous pûmes acquérir une maison dite « Maison rouge » et les maisons et propriétés environnantes. Les RR. PP. Huchant, Basiez et Despret furent désignés comme propriétaires. Les dames Ursulines et surtout les religieuses de la Visitation vinrent en aide à la fondation naissante. Les matelots de saint Pierre auxquels on venait de prêcher la mission offrirent leurs bras. » « N'est-il pas juste, disaient-ils que nous venions laver votre maison, puisque vous avez si bien lavé nos consciences durant la mission. Lorsque vous aurez encore besoin de nous, disait l'un d'eux, je crierai : à bord ! » — La maison fut fondée le 25 avril 1856, le mercredi dans l'octave du Patronage saint-Joseph, et le 26 avril les Pères en prirent possession. On se mit ensuite à jeter les bases de l'église sur le conseil de Monseigneur Parisis, évêque d'Arras et ce ne fut que le deux août qu'elle fut ouverte au public après avoir été bénite par Monseigneur.

C'est à Sa Grandeur que nous devons cette fondation. Dans toutes les difficultés que nous eûmes avec le gouvernement ou avec d'autres, il fut toujours notre ferme appui. Dans une retraite ecclésiastique il disait que sa grande consolation à la mort serait d'avoir pourvu son diocèse de bons religieux, de bons missionnaires. Plus tard un vaste couvent s'éleva et l'on put jouir de la vie régulière.

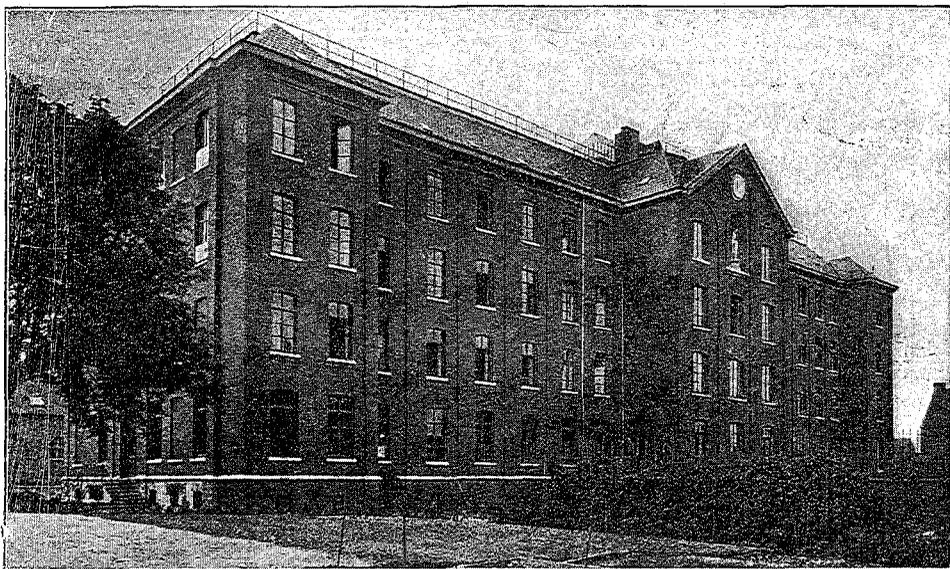
1898. Fondation de la maison des Sables-d'Olonne (Vendée).

Monseigneur Robert du Botneau, curé-archiprêtre des Sables fut le promoteur et le bienfaiteur providentiel de cette fondation qui eut lieu le 25 avril. Le R. P. George en fut le premier supérieur, avec les Pères Tailleur et Sdilou, et les Frères

Jean et Cassien. L'installation de la communauté eut lieu le 19 juin, fête de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Quelques années après, une belle chapelle était bâtie sur les plans et sous la direction des Frères Édouard et Gérard. Mais bientôt eurent lieu les expulsions de 1903 : La chapelle devint par la suite l'église paroissiale Saint-Michel, et le couvent servit de presbytère.

1903. Fondation de la maison de Mouscron, (rue de Menin).

La maison de Rumillies, où se trouvait le Juvénat depuis trois ans, devenant trop étroite pour abriter nos juvénistes, et par ailleurs, les supérieurs ne pouvant bâtir sur un emplacement qui ne devait jamais leur appartenir, cherchèrent une



MOUSCRON

JUVÉNAT DE LA PROVINCE DE PARIS.

localité pour établir un juvénat définitif. Ils choisirent la ville de Mouscron. — Déjà se trouvait au n° 20 de la rue de Menin, une maison achetée en octobre 1902 par la communauté de Lille pour servir de refuge aux exilés de France, frappés par la loi contre les associations, quand le 25 avril 1903 les Supérieurs firent l'acquisition d'une propriété voisine pour y bâtir le futur Juvénat. Les plans furent tracés par les CC. FF. Édouard et Gérard et exécutés sous leur direction. Le 11 juillet de la même année, eut lieu la bénédiction de la première pierre par le T. R. P. Désiré Castelain, Provincial, et le 24 août 1904, le juvénat de Rumillies, supérieur, professeurs et enfants occupaient la partie qui leur était réservée. Ce ne fut que plus tard qu'une communauté put s'établir dans l'autre partie du bâtiment.

1903. Expulsion de la Communauté de Montauban.

Au mois d'août 1899 le R.P. Zéphyrin, Recteur de Montauban abandonnait la maison dite « Beau soleil », à cause de l'exiguïté du logement et portait son choix

sur une villa plus spacieuse du nom pompeux de « Chantilly ». C'est là que la Communauté Montalbanaise fut atteinte par les fameuses lois de dissolution des associations religieuses. N'étant que locataires, les Pères présents, le R. P. Vigneron, Recteur, les RR. PP. Tournaire, Favrat et Noguez résolurent de quitter la résidence le 25 avril, veille du terme de leur séjour légal. Ils lancèrent une protestation imprimée à cinq mille exemplaires. Montauban répondit en masse à leur protestation enflammée. Des milliers de catholiques se portèrent à Chantilly pour donner une marque de sympathie aux nobles expulsés et crier leur réprobation aux lâches expulseurs. Les Pères, un bouquet de fleurs à la main marchaient à la tête d'un nombreux cortège acclamant la liberté. Ils furent ainsi portés en triomphe à travers les rues de la ville jusqu'aux presbytères et à l'Évêché, où ils trouvèrent un logement provisoire. Le P. Vigneron fut reçu par Monseigneur, le P. Noguez par M. le curé de Saint Joseph, et les Pères Tournaire et Favrat par le curé de Villenouvelle. A quelque temps de là, les expulsés trouvèrent des installations d'attente au faubourg de Moustier jusqu'au jour où le sang de nos soldats eut lavé les textes maçonniques et permis le 11 novembre 1918 la réintégration de la communauté dans la maison des Pères de Saint-Théodard.

NÉCROLOGE

R. P. François-Xavier Villaume. Antony, 1896.

Né à Xafféviillers (Vosges) le 3 décembre 1859, le P. Willaume fit ses études cléricales dans les petits séminaires du diocèse de Saint-Dié. Ordonné prêtre, il rendit de grands services comme professeur dans la maison du Studendat à Dongen. — Mais les premières atteintes de la maladie de poitrine qui devait l'emporter commencèrent à se manifester. Il résida alors à Antony jusqu'à sa mort. Malgré sa faiblesse physique et ses souffrances il s'efforça de se rendre utile à la Congrégation. Dans ce but, il entreprit la composition de plusieurs ouvrages : il n'en a publié qu'un seul : *La Table des Orateurs sacrés de Migne*. Mais le terrible mal, dont aucuns soins n'ont réussi à arrêter les progrès, lui enleva le reste de ses forces physiques. Sa conversation était dès lors tout entière dans le ciel, sa prière fréquente et sa résignation parfaite. Une filiale confiance dans la Très Sainte Vierge et de nombreux actes d'amour ont spécialement consolé et fécondé ses derniers jours. — « *Unus quisque autem propriam mercedem accipiet, secundum suum laborem.* » I Cor. 3, 8.

Profession : 15 août 1878.

Ordination : 8 décembre 1885.

Le Serviteur de Dieu C. F. Calogero Liotta. (Italie), 1898.

Calogero Liotta naquit à Sciacca, au diocèse d'Agrigente, le 10 septembre 1811. Il se fit remarquer dès son enfance par son heureux caractère et son penchant très accentué pour la piété. Méprisant les jeux de son âge, il se faisait un bonheur de se retirer à l'écart et de s'adonner à la prière. Il paraissait doué de la maturité d'un vieillard. Il apprit le métier de cordonnier chez son oncle, mais à l'atelier on se serait cru plutôt dans un oratoire que chez un cordonnier. Sur le conseil de Calogero, tantôt on donnait quelques instants à la prière, tantôt l'on s'entretenait des choses de Dieu, et de la vie des saints et entre-temps on travaillait. Pressé par un ardent désir de perfection, il obtint, malgré la faiblesse de sa constitution, d'être admis au nombre des membres de la Congrégation. Sans tarder, il s'avança dans le chemin de la vertu avec une telle rapidité et fit tant de progrès en peu de temps qu'il excita l'admiration de tous. En accompagnant les Pères missionnaires, il contribua beaucoup à la conversion des pécheurs, non seulement par ses exemples et ses paroles, mais aussi par la modestie de son maintien, car il y avait en sa personne un tel reflet de douceur qu'il attirait les âmes à Dieu. Vers 1860, lors de la révolution en Italie, lui seul, sur l'ordre du Gouvernement, demeura au couvent de Sicca pour veiller à la garde de l'église, tandis que ses confrères envoyés en exil étaient forcés de se réfugier dans d'autres lieux. Pendant le jour, il avait coutume de passer de longs moments à genoux devant le Saint-

Sacrement, entièrement absorbé dans la méditation des choses divines. Frappé d'une maladie mortelle, le cher Frère supporta ses souffrances avec une inlassable patience et mourut comme un saint. Beaucoup implorèrent chaque jour son intercession et non sans succès. — « *Non satis recordabitur dierum vitae suae, eo quod Deus occupet deliciis cor ejus.* » Eccle. 5, 19.

Profession : 7 octobre 1857.

C. F. Jean-Marie (Claude Sage). Fauquemont, 1912.

Le Frère Jean-Marie naquit à La Roche (Savoie) le 9 mai 1832. Il se sanctifia à Contamine autant et plus par les exemples que par les paroles de ses formateurs, les PP. Czech, Fleury et Billet qui ne faisaient leurs conférences aux frères qu'en allemand, langue inconnue à Jean-Marie. Il résida pendant vingt-cinq ans à Argentan. Il pourrait prendre place parmi les saints joyeux. Il avait une vraie passion pour le travail. Il fut de la race de ces vieux Frères qui ne comptent pas avec la peine, prennent à cœur les intérêts de la communauté, et se montrent d'un admirable esprit de famille. Le Frère Jean-Marie eut une réputation de parfait sacristain. Il mourut à quatre-vingts ans, dans la maison du Studentat français exilé en Hollande, laissant à ses confrères le souvenir d'un religieux dévoué corps et âme à sa Congrégation. — « *Laetetur cor quaerentium Dominum.* » Ps. 104.

Profession : 6 janvier 1856.

26 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1855. Premier Chapitre Général tenu à Rome.

C'est en la fête de Notre-Dame du Bon Conseil qu'eut lieu le premier Chapitre général tenu à Rome à la Villa Caserta. Là, étaient représentées les Provinces transalpines unies à la Province Romaine (celles de Naples et de Sicile exceptées à cause des prétentions du roi de Naples, mais qui se réunirent au Recteur Majeur en 1869). Il y avait là des hommes illustres : les Smetana, Vicaire général des Provinces transalpines, homme supérieur, profondément versé dans la science du droit et de la théologie ; les De Held, Provincial de la Province Anglo-Hollandaise, Autrichien de naissance ; les Dechamps qui devait être un jour revêtu de la pourpre cardinalice ; les Neubert, célèbre et puissant missionnaire d'Alsace ; les Bernard, le missionnaire incomparable de la Hollande ; d'anciens Provinciaux, des missionnaires blanchis par l'âge et les fatigues, des théologiens distingués, comme le Père Heilig Hollandais, secrétaire du Chapitre. Après dix tours de scrutin, la Vierge du Bon conseil décida tous ces sages à mettre au pinacle l'un des plus jeunes d'entre eux, le Père Nicolas Mauron, Suisse de naissance, Provincial de France depuis quatre ans. Il fut élu par 22 voix sur 25 votants, il avait 37 ans.

Le Révérendissime Père Mauron gouverna la Congrégation durant près de quarante années, uniquement occupé à diriger son navire à travers les écueils et à conserver parmi ses subordonnés des deux mondes l'esprit apostolique et les vertus de leur saint Fondateur. — Pie IX accueillit avec une bienveillance marquée le nouveau Général et les Pères capitulaires. Il les reçut dans la salle du Trône

le 6 mai, et leur adressa une allocution sur l'unité de l'Institut, sur l'observance et la charité. Le Vicaire de Jésus-Christ remit alors entre les mains du P. Mauron, un cadeau d'une valeur inestimable : le manuscrit autographe de l'*Homo Apostolicus* de saint Alphonse. Le R. P. Kaltenbach, Recteur de la ville Caserta durant ce Chapitre, disait, qu'au moment où le P. Mauron voyait que son nom était mis en avant pour la nomination de Recteur Majeur, il alla demander aide et secours au saint tabernacle. Il entendit alors distinctement ces mots : « *Te electum volo et nullum alium*. C'est vous que je veux et nul autre. » Le Père Mauron avait confié ce secret au R. P. Neubert.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 695.

P. DUMORTIER. *Vie du P. Mauron*, p. 51.

1866. Réinstallation solennelle du tableau miraculeux de Notre-Dame du Perpétuel Secours dans l'église de Saint Alphonse sur l'Esquilin à Rome, après un demi-siècle d'abandon.

Le jeudi soir 26 avril 1866, une procession triomphale sortait de la modeste demeure des Pères Rédemptoristes. Coïncidence heureuse : on célébrait, ce jour-là même, la fête de Saint Clet pape et martyr. Sa maison paternelle au premier siècle avait été bâtie dans l'enclos de la Villa Caserta, convertie ensuite en chapelle où se réfugiaient les premiers chrétiens et honorée du titre de Saint Mathieu. C'est sur les ruines de cette église que s'élevait alors l'église de saint-Alphonse.

Sous un dais magnifique, entouré d'un nombreux clergé, apparaissait la Sainte Image, suivie d'un Evêque portant en main une relique de la Sainte Vierge. Immédiatement après s'avançaient les Supérieurs Généraux de diverses communautés religieuses ; et enfin une multitude innombrable de fidèles priant et chantant les gloires de Notre-Dame. Les maisons étaient pavoisées, des tapisseries et des tentures descendaient des balcons, le sol était jonché de fleurs. Plusieurs guérisons furent obtenues sur le passage de l'Image miraculeuse. Marie reprenait possession de son trône trois fois séculaire, et continuait, pour ne plus cesser, le cours de ses prodiges. Le triduum solennel commença dès ce jour, et, sur le témoignage d'un témoin oculaire, plus de cinquante mille personnes sont venues, durant ces trois jours de prières, se prosterner devant la Sainte Image.

1901. Érection de la Province de Prague.

Ce furent nos Pères Autrichiens qui évangélisèrent la Bohême. La première maison fut établie à Prague le 8 janvier 1856 et l'érection de la Province eut lieu en ce 26 avril 1901.

Cette Province a été érigée par le R^{me} Père Mathias Raus et eut pour Fondateur le R. P. François de Sales Némec. Elle comprenait alors trois couvents et la Vice Province Polonaise avec 2 couvents. Cette Vice Province est devenue indépendante le 8 décembre 1909.

La Province de Prague possède en cette année 1929 dix-huit maisons, dont six de langue allemande. Depuis la fondation, les Pères ont prêché près de 3.000 missions et renouvellements, sans parler des 2.600 retraites aux prêtres, aux religieuses, aux laïques, et du ministère intérieur de leurs églises. Dans ces der-

nières années, des prédications ont été données à la jeunesse qui s'adonne aux études. En plus du ministère de la prédication, nos Pères se livrent aussi à l'apostolat par la publication de nombreux ouvrages.

1905. Fondation de la maison de Los Angeles. Chili.

Les Supérieurs avaient souvent songé à une fondation dans la partie sud du Chili. Une première fois, ils pensèrent s'établir à Los Angeles, mais leurs négociations n'aboutirent pas. En l'année 1904, l'Évêché reçut des Pères Dominicains une maison et une église, avec charge d'y loger une communauté de missionnaires. Monseigneur Labarca, nous proposa cette fondation. La propriété que l'on offrait mesurait quatre-vingts hectares, mais grevée de dettes et d'obligations. La communauté s'installa dans cette maison. Les conditions matérielles étaient des plus misérables, au point que les impies de l'endroit n'osèrent jamais taxer les religieux d'hommes d'argent. Les exercices d'une mission furent prêchés dans la chapelle bien pauvre encore sans doute, mais célèbre par le pèlerinage dédié à Sainte Philomène. A cette occasion, l'Évêque présenta les missionnaires à la population et dès ce moment la communauté fut constituée.

1909. Le Pape Pie X décrète que l'on peut procéder en toute sûreté à la Canonisation du Bienheureux Clément-Marie Hofbauer.

1909. Chapitre Général : Le 3^e tenu à Rome.

A ce Chapitre étaient présents pour la France : le T. R. P. Favre, Provincial de Lyon avec les RR. PP. Lemoine et Wilpotte ; le T. R. P. Désiré Castelain, Provincial de Paris, avec les RR. PP. Jean Hermann et Raymond Cornaert. Le R^me Père Rauss donna sa démission de Recteur Majeur à cause de son grand âge. Le Chapitre lui décerna le titre de Recteur Majeur émérite avec la faculté de résider dans une maison de son choix avec un Frère à son service. Sa Paternité jouirait après sa mort de tous les suffrages accordés au Recteur Majeur. Le T. R. Père Patrice Murray fut élu Recteur Majeur par trente-huit voix sur cinquante-cinq votants. Dans ce Chapitre on décida entre autres choses l'internationalisation de la maison généralice.

1921. Chapitre Général : le 4^e tenu à Rome.

Ce Chapitre eut lieu sous le Généralat du R^me Père Patrice Murray. Étaient présents pour la France, le T. R. P. Wilpotte, Provincial de Lyon avec les RR. PP. Favre et Félix Delerue, le R. P. Pernet de la Vice-Province d'Amérique ; le T. R. P. Émile Nicolas, Provincial de Paris, avec les RR. PP. George et Auguste Dumortier, le R. P. Leignel de la Vice-Province d'Amérique. Le Chapitre dura du 26 avril au 19 juin. Un des principaux actes de ce Chapitre fut d'insérer dans la Règle les dispositions du nouveau Droit Canon promulgué par Benoît XV, concernant les religieux.

1924. Érection de la Vice-Province d'Oakland.

La Vice-Province d'Oakland a été érigée le 26 avril 1924. Elle se compose de cinq maisons avec paroisse, dont les fondations sont antérieures à cette date. Au mois de novembre de cette même année, des négociations furent entamées avec Mgr l'Archevêque de San Francisco pour la fondation d'un juvénat à Oakland, et d'un centre de mission sans le ministère paroissial. Le territoire qui est confié au zèle des missionnaires s'étend jusqu'aux frontières du Mexique et du Canada, et de la côte du Pacifique jusqu'aux montagnes rocheuses. Les premiers supérieurs de cette Vice-Province qui fut formée de la province de Saint Louis, furent les RR. PP. Mc Enniry, Édouard K. Cantwell, Joseph Chapoton, Henry Schutten et Édouard Power.

Les travaux apostoliques sont nombreux et variés ; ils consistent d'abord en œuvres paroissiales : mexicaines, italiennes, portugaises et américaines ; puis en Missions, retraites, neuvaines, retraites religieuses... sans compter un grand nombre de prédications aux paroisses voisines...

NÉCROLOGE

La Révérende Mère Marie Raphaël de la Charité ; Première supérieure des Rédemptoristes à Sainte-Agathe-des-Goths, (Italie). 1778.

Née à Naples, le 5 mars 1699, d'une famille très honorable, Mathilde de Vito entra au monastère de Scala à l'âge de vingt ans, sur le conseil du Père Thomas Falcoia des Pieux-Ouvriers. Elle y demeura près d'un demi-siècle et fut élue plusieurs fois Supérieure. Si la Révérende Mère ne fonda pas son Ordre, elle en fut du moins le principal soutien. Le couvent de Sainte-Agathe où elle fut appelée par saint Alphonse alors Evêque, et d'où sont sortis tous les autres monastères, lui doit, avec son existence, les traditions de ferveur qui s'y perpétuent. Les bâtiments de Scala tombaient en ruine : la Mère Marie-Raphaël fit élever un nouveau monastère. L'édifice spirituel ne demandait pas moins de soins et d'habileté. La vertueuse sœur contribua aussi pour sa grande part à son établissement. La Mère Marie-Raphaël fut témoin des angoisses et des luttes de la sœur Marie-Céleste Crostarosa, partagea ses peines et ses ennuis, et fut elle-même favorisée de dons précieux. Son ferme esprit et sa parfaite docilité la préservèrent toujours de tout écart dans cette voie difficile et saint Alphonse lui témoigna plus tard, d'une manière éclatante, l'estime dont il était pénétré pour elle. Elle mettait tous ses soins à guider ses filles spirituelles dans le chemin de la perfection par l'imitation des vertus et des exemples de Notre Seigneur Jésus-Christ. Elle possédait au plus haut degré le don d'oraison. Un des continuels soucis de la servante de Dieu était de travailler au salut des pécheurs. Elle mourut âgée de soixante-dix-neuf ans et avait passé cinquante-huit ans en religion. — A l'occasion de sa mort, saint Alphonse, alors Evêque de sainte-Agathe, afin de rendre plus durables les leçons que cette sainte religieuse avait données à ses filles durant sa longue carrière, laissa aux religieuses entr'autres avis celui où se révèle toute sa grande âme d'apôtre. « Je vous engage toutes particulièrement à prier pour les pécheurs et surtout pour les infidèles et autres qui vivent séparés de l'Eglise. La religieuse qui ne prie pas pour les pécheurs prouve par là qu'elle a peu d'amour pour Jésus-Christ ; celles qui aiment ce doux Sauveur voudraient le voir aimé de tout le monde. Je vous recommande donc les pécheurs et les âmes du purgatoire. » — *« Qui converti fecerit peccatorem... salvabit animam ejus. »* Jacq. 5, 20.

Vie par le P. DUMORTIER.

R. P. Jean Marie Negro. Pau, 1876.

Le Père Negro naquit à Alhama (Espagne) le 1^{er} mars 1852. Ayant connu nos Pères lors de la fondation d'Alhama il demanda son admission dans la Congrégation. Accompa-

gné de son frère et avec cette seule recommandation : « Allez chez les rédemptoristes à Saint-Nicolas-du-Port près Nancy », ils traversent la France ; c'était durant la guerre de 1870. Reçu dans l'Institut, Jean-Marie Négro, malgré une faiblesse physique qui contrastait avec son extrême énergie, voulait travailler autant que les autres confrères. Ordonné prêtre avec dispense d'âge, le Père Négro fut envoyé dans notre maison de Pau, afin d'y respirer l'air vivifiant des Pyrénées. Mais rien ne put enrayer le mal qui le minait. Sa maladie fut la cause et le signal d'un merveilleux accroissement de vie intérieure. Il se sanctifia par la prière et la souffrance et pratiqua la vertu à un très haut degré. Si quelque sentiment était solidement enraciné dans son cœur, c'était certainement son amour pour la Congrégation. Tout ce qu'un Père espagnol ressent pour sa patrie il l'éprouvait pour sa mère la Congrégation. « Je l'ai toujours beaucoup aimée, disait-il, et je ne crois pas que j'eusse jamais pu en venir jusqu'à l'abandonner de moi-même. » Il avait surtout l'âme droite, ne connaissant pas et n'aimant pas les détours. A le voir à l'autel, on croyait voir un saint. Le R. P. Négro mourut à Pau de la mort la plus douce. — « *Mellior est dies una in atriis tuis, super millia.* » Ps. 83.

Profession : 11 septembre 1870.

Ordination : 15 mai 1875.

R. P. Alexandre Griffaut. Châteauroux, 1883.

Né le 22 décembre 1811, le R. P. était originaire de Signy-Signets (diocèse de Meaux). Dès sa jeunesse et jusqu'à sa mort, le R. P. fut l'homme d'une idée et d'une œuvre ; l'idée et l'œuvre de la Rédemption. Il y consacra tout son talent, y usa toutes ses forces. Professeur de théologie et de morale au grand séminaire de Meaux pendant seize ans, il devint ensuite, durant huit années, missionnaire diocésain. Il avait quarante-huit ans quand il entra dans la Congrégation. Durant ses vingt-deux ans de vie religieuse, le P. Griffaut fut un saint religieux et un infatigable apôtre. Esprit pénétrant et sérieux, mais raisonneur et indépendant ; volonté forte mais instinctivement rebelle ; tempérament généreux mais mélancolique et bilieux, il devait avoir et il eut en effet de longues et formidables luttes à soutenir, principalement pour garder une foi simple, vive, prompte, inébranlable, pour soumettre sa volonté au joug de l'obéissance, pour être toujours doux et humble.

Sa vertu revêtit ainsi un caractère d'héroïsme continuel. Les actes lui en furent aussi difficiles et pénibles à la fin qu'au commencement de sa vie sacerdotale et religieuse. Il était très uni à Dieu, même au plus fort des missions, et d'une admirable pureté de cœur. Il missionna surtout dans la région d'Avon et dans celle de Châteauroux, guerroyant contre l'impiété, l'indifférence et l'immoralité. Sa parole limpide et chaleureuse, passait avec une admirable souplesse, mais non sans originalité, parfois d'un langage familier aux accents d'une haute éloquence. Science profonde, piété charmante, entrain admirable, zèle prodigieux, gaieté spirituelle, et toujours édifiante, grande bonté, tel est le témoignage qu'ont rendu ceux qui l'ont connu de près. Ce qu'il faut admirer en lui, c'est son désintéressement absolu ; beaucoup de travail, beaucoup de peines et même de déboires et fort peu de satisfactions humaines. Obligé de rendre les armes, il sanctifia ce repos forcé comme il avait sanctifié l'activité de son apostolat. A son lit de mort, il avoua au T. R. P. Desurmont, son Provincial, qu'il mourait sans inquiétude, car depuis cinquante ans il se confessait chaque fois comme pour mourir. Sa vie intitulée : « *Figure de prêtre et d'apôtre* » fut écrite par le R. P. A. Roger. — « *Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua, inimici mei.* » Ps. 118.

Profession : 20 octobre 1859.

Ordination : 31 mai 1834.

R. P. Jules Hyot. Uvrier, 1920.

Le P. Hyot est né le 19 mai 1855 à Saint-Étienne-en-Bresse. Il remplaça le R. P. Hauger comme Directeur du Juvénat de la Province de Lyon à Uvrier et resta en charge dix ans. Devenu Recteur du studentat d'Attart, il revint ensuite à Uvrier comme directeur spirituel des enfants. C'était un homme d'un jugement droit et d'un sens exquis. Dans les différentes situations où la Providence le plaça, le R. P. fit continuellement abnégation complète de lui-même, près des confrères et des personnes du dehors, ne parlant jamais ni de sa personne, ni de ses travaux ni de sa santé. Il peut être proposé à tous, supérieurs et sujets, comme un modèle de ferveur, de modestie, de zèle, de prudence, de fermeté et d'héroïque patience. Ses infirmités et les opérations qu'il a subies ont fait de ses dernières années un long et cruel martyre : il l'a supporté avec le courage d'un grand saint ! Il mou-

rut en la fête de Notre-Dame du Bon Conseil et dans l'octave du Patronage de Saint-Joseph.
— « *Afflictionem meam et laborem manuum mearum respexit Deus.* » Gen. 31, 42.

Profession : 2 août 1884.

Ordination : 15 juin 1878.

C. F. Ignace (Simon Venner). Blankenberg, 1925.

Le cher Frère naquit le 15 septembre 1861 à Téterchen. Il appartenait à une famille de journaliers, honnêtes et bons chrétiens, très estimés dans la contrée. Entré dans la Congrégation en 1881, le Frère Ignace se montra durant les quarante quatre ans de sa vie religieuse un travailleur acharné : il était d'un inlassable dévouement. Il l'avoua : « Depuis quarante-quatre ans que je suis dans la Congrégation, je ne me suis jamais reposé. Je me reposerai une fois arrivé au ciel. » Il faudrait énumérer toutes les maisons de la Province pour donner une idée de la somme de travail qui lui fut confiée et dont il s'acquitta avec un zèle et une abnégation continuel. Terrassier, carrier, menuisier, serrurier, maçon, ferblantier, vitrier, boulanger, caviste, cordonnier... Que ne fut-il pas ? Mais il était dit que le Frère Ignace serait en butte durant sa vie à de tristes accidents et que le dernier devait entraîner sa mort... Il est jeté sous les roues d'un wagonnet et se brise deux côtes. Une autre fois il tombe inanimé du haut d'un toit et se démet une épaule. Une dernière fois il tombe au travers d'un plafond dans une chambre, se brisant encore plusieurs côtes au côté droit... ce fut le coup de sa mort. Il faisait alors partie de la maison du noviciat à Blankenberg où il rendait les services les plus signalés pour la construction de la chapelle et l'aménagement de la maison. On dut le conduire à l'Hôpital de Maëstricht où douze jours après, il rendit son âme à Dieu entouré de ses confrères. Le Frère Ignace était animé d'un esprit très religieux, ayant à cœur l'union et la concorde. D'un caractère joyeux, d'une piété solide, il ne manquait jamais au milieu de ses importants travaux de réciter l'*Ave Maria* du quart d'heure. Tous ceux qui l'ont connu ont conservé du Frère Ignace un souvenir non moins pieux que reconnaissant, pour son travail inlassable et les souffrances de ses derniers jours. — « *Reddidit justis, mercedem laborum suorum.* » Sap. 10-17.

Profession : 28 décembre 1887.

27 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

* Les Rédemptoristes et les missions lointaines.

Les enfants de saint Alphonse ont hérité du zèle de leur saint Fondateur, de saint Clément-Marie, et du vénérable Père Passerat, en portant en dehors de leurs Provinces le bienfait de la parole de Dieu par le moyen des saintes missions.

La Règle s'exprime ainsi : « À l'imitation de notre Père saint Alphonse, qui ne souhaitait rien tant que de voir ses fils animés d'un grand désir de répandre la sainte foi de Jésus-Christ dans les pays infidèles, et de donner même leur vie pour elle, les membres de la Congrégation auront aussi à cœur les missions chez les infidèles et les hérétiques. Encore que les missions parmi les peuples catholiques soient la fin principale de notre saint ministère, cependant les missions à donner à ceux qui sont hors de l'Église, bien loin de sortir de notre fin, y rentrent tout à fait. » — Règle n° 137.

En l'année 1929 la Congrégation comptait vingt et une Provinces, et plusieurs d'entre elles possèdent une Vice-province.

- La Province Lyonnaise a comme Vices-Provinces : le Pérou et le Chili.
 La Province Belge : Les Antilles, le Congo, Les Ruthènes de Pologne.
 La Province de Baltimore : les Antilles américaines.
 La Province de la Germanie supérieure : le sud du Brésil.
 La Province Hollandaise : Surinam et le nord du Brésil.
 La Province de la Germanie inférieure : l'Argentine.
 La Province de Saint-Louis : L'Oakland.
 La Province Irlandaise : Les Philippines.
 La Province Parisienne : Le Pacifique Septentrional : L'Équateur et la Colombie.
 La Province Espagnole: Le Mexique et le Vénézuéla.
 La Province de Strasbourg : La Bolivie.
 D'autres Provinces, sans avoir encore une Vice-province, fournissent néanmoins le personnel de quelques missions étrangères.
 La Province Autrichienne envoie des missionnaires au Danemark.
 La Province Anglaise envoie des missionnaires au Transvaal.
 La Province du Canada envoie des missionnaires en Indo-Chine.
 La Province Espagnole envoie des missionnaires en Chine et dans l'Amérique du Sud.

NÉCROLOGE

C. F. Gérard (Antoine Stoffel). Bischenberg, 1897.

Le Frère Gérard né à Echternach le 6 juin 1826 entra dans la Congrégation sous la conduite du P. Zobel. Il remplit durant toute sa vie la charge si méritoire de Frère cuisinier dans les différentes communautés où il fut affilié. La chronique qui relate les derniers moments de ce cher Frère, nous dit à sa louange que partout il se montra le bon et fervent religieux, très dévoué pour ses confrères. — « *Scio opera-tua, et laborem et patientiam.* » Apoc. 2-2.

Profession : 8 septembre 1881.

28 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1807. Congrégation générale en présence de Sa Sainteté Pie VII, relative à la déclaration de l'héroïcité des vertus du Vénérable Alphonse-Marie de Liguori.

* 1808. Saint Clément-Marie et son apostolat par la plume.

Une des choses qui faisaient le plus souffrir Saint Clément-Marie à son arrivée à Vienne en 1808, c'était le triste état où se trouvait réduite la presse catho-

lique. Chose presque incroyable ! Les bibliothèques sacerdotales ne se composaient guère que d'ouvrages protestants. C'étaient ces ouvrages que les prêtres consultaient pour la préparation de leurs instructions ; c'était à eux qu'ils empruntaient les textes dont ils voulaient se servir. Clément-Marie chercha alors à combattre la propagande des mauvais livres par la propagande des livres orthodoxes. Dieu ne lui avait pas départi le talent d'écrivain ; son arme à lui, c'était la parole. Mais parmi ses amis et ses disciples il s'en trouvait plusieurs qui étaient aptes à manier habilement la plume. Il les engagea à composer des ouvrages destinés aux fidèles. Plusieurs avaient une telle confiance en son jugement qu'ils lui lisaient leurs écrits et qu'ils ne les livraient à l'impression qu'après y avoir fait les changements et les corrections signalés par Clément-Marie. Entr'autres publications dont il fut l'inspirateur avec le Vénérable Père Passerat, il faut citer : *Le Livre des Missions*. Le gouvernement ne leur permettant pas de prêcher des missions, le but de ses disciples fut d'y suppléer autant que possible, au moyen de ce livre qui produisit un bien incalculable.

Le Livre des Missions contenait la doctrine catholique condensée en un manuel populaire, des instructions pratiques et détaillées sur les sacrements, ... méditations sur les vérités éternelles, règlement de vie, choix de prières et d'exercices de piété. Dès qu'il parut, dit le P. Haringer, biographe de Saint Clément, le nombre des exemplaires fut considérable. En 1888, il dépassait le chiffre presque fabuleux de quatre millions. Ce livre, dit Monseigneur Haneberg, évêque de Spire, a opéré une multitude de conversions extraordinaires.

P. HARINGER. *Vie de Saint Clément*, p. 273.

P. GIROUILLE. *Vie du P. Passerat*, p. 297.

A l'exemple de Saint Clément, dans le but d'assurer en partie la persévérance des âmes après la Mission, le R. P. Jules Blanpied, aidé du R. P. J.-B. Lorthioit de la maison de Valence, publia en 1895, un livre intitulé « *Le Souvenir de la Mission* ». Dieu seul sait le bien que ce livre opère dans les âmes. Plus de trente ans après son apparition, cette publication suivait son cours et atteignait plus d'un demi-million d'exemplaires.

NÉCROLOGE



29 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1796. Le « Règlement » et la cause de béatification du Vénérable Alphonse-Marie de Liguori.

Le Souverain Pontife Pie VI, voulant avancer la cause, dispense des dix ans requis entre le procès de l'Ordinaire commencé le 5 avril 1788 et l'ouverture des Procès apostoliques ; mais une question préalable était à résoudre : le « Règlement » introduit dans la Règle n'est-il pas un obstacle à la reprise de la cause ? En conséquence le Pape Pie VI nomma une commission de trois cardinaux, du secrétaire de la Congrégation des Rites et du promoteur de la foi pour examiner cette question. Amici, l'éloquent et savant défenseur de la cause, prouve que saint Alphonse avait été trompé par Majone, l'auteur du « Règlement » et faussement accusé devant la Congrégation des Evêques et Réguliers par François de Paule et Leggio. Non seulement il n'a pas voulu changer la Règle, mais il n'a cessé de pleurer sur un changement dont il n'était pas responsable, il a rétabli cette Règle autant qu'il l'a pu par l'obtention des serments, et il n'a cessé de la pratiquer et de la faire pratiquer par les siens. Cet incident, ajoute-t-il, loin de ternir l'innocence d'Alphonse, prouve, mieux que tous ses actes, l'héroïcité de ses vertus. Amici demanda aux juges d'imposer un silence éternel sur cette question. C'est ce qu'ils firent, et Pie VI, le 29 avril 1796, confirma solennellement ce décret.

NÉCROLOGE

R. P. Mathias Horkes. Téterchen, 1855.

Le R. P. est né à Téterchen le 31 août 1827. De son propre aveu, il entra dans la Congrégation pour expier les péchés de sa jeunesse et gagner les âmes à Dieu. Le ciel se contenta de son ardent désir et notre jeune étudiant mourut la première année de sa prêtrise. Le R. P. Desurmont, son directeur, remarqua en lui cette obéissance aveugle qui en fit un observateur fidèle de la Règle et le dévouement à ses confrères qu'il déploya en sa qualité de préfet des malades. — « *Lex Dei ejus in corde ipsius.* » Luc, 36-31.

Profession : 17 janvier 1851.

Ordination : 11 juin 1854.

30 AVRIL

ÉPHÉMÉRIDES

1772. Naissance du Vénérable Père Passerat, second Vicaire Général de la Congrégation au delà des Alpes.

Né à Joinville (Haute-Marne) en ce 30 avril 1772, Joseph Passerat était dès sa petite enfance un modèle de piété et d'innocence. Les Pères Bénédictins furent ses premiers maîtres et, de leur abbaye, il entra au séminaire de Châlons. La Révolution française l'envoya de force à la caserne. On le fit quartier-maître et bientôt Tambour-major. Mais Joseph aspirait à d'autres grades. Aucun gouvernement, se disait-il, à plus forte raison s'il est persécuteur, n'a le droit de détruire l'Église en tarissant les sources du sacerdoce. En approchant du Rhin, il se jette dans une forêt obscure, et gagne la Belgique pour y continuer ses études. Il frappe en vain à la porte du séminaire de Liège. À l'académie de Trèves comme à Munster, il constate que l'on enseigne une science peu orthodoxe. À Augsbourg il rencontre en certains jésuites sécularisés des maîtres selon son cœur ; il y étudie la théologie. Mais les armées françaises envahissent la Bavière. Il s'enfuit à Wurtzbourg et entre au séminaire destiné à recueillir les jeunes clercs exilés de France. Là, il entend parler des missionnaires du Très-Saint Rédempteur établis récemment à Varsovie, et des merveilles de leur apostolat à Saint-Bennon. Il y rencontre trois jeunes gens exilés comme lui : Mercier et Lenoir de la Picardie, Vannelet du diocèse de Reims. Désireux de se consacrer à Dieu, ils prennent l'engagement de se faire Rédemptoristes. Après un voyage de trois cents lieues, ils arrivent à Varsovie et saint Clément-Marie les reçoit à bras ouverts. Joseph Passerat devait devenir un jour le successeur de saint Clément-Marie et un insigne propagateur de l'Institut de saint Alphonse.

1903. Expulsion de la Communauté d'Argentan (Orne).

Les Pères de la communauté d'Argentan étaient accusés comme tous leurs confrères de France de n'avoir pas voulu se soumettre à la loi leur refusant l'autorisation. Le suppléant du juge de paix d'Argentan, Godefroy, accompagné du greffier, de serruriers, de crocheteurs et de gendarmes, se présentent au couvent. Les portes volent en éclats, les crocheteurs chassent les personnes de la chapelle et, mettant la main sur l'épaule de chaque Père, ils leur ordonnent de partir au nom de la loi. Le R. P. Wibaux, supérieur, proteste énergiquement au nom de tous, fulmine l'excommunication majeure sur eux et les appelle au tribunal de Dieu. Accompagnés de deux mille personnes criant : Liberté ! Vivent les Pères ! le Père Wibaux et ses confrères, sortent de la maison et se rendent à l'église paroissiale de Saint-Germain pour y prier. Quinze jours après, les Pères paraissent en correctionnelle, ce sont les RR. PP. Wibaux, supérieur, Ménager, Jules Duhamel, Hesnard, Denis, Van Costenoble, Frère Gustave (Sagnier), frère Adolphe (Lemarchand). — Malgré les plaidoiries des avocats Hom-

me et Moulinet, le Père Wibaux est condamné à vingt-cinq francs d'amende, les autres à seize francs. — Au sortir du Palais de Justice ils sont accueillis par les cris de : Vivent les Pères ! Ils s'arrêtent sur les marches du portail de Saint-Germain. Là de nombreux enfants leur offrent de superbes bouquets de fleurs et le clergé les entoure de sa sympathie.

NÉCROLOGE

C. Fr. Ferdinand (François Disteldorff). Antony, 1898.

Né à Luxembourg le 21 novembre 1851 ce bon Frère était cordonnier de son état. En 1873 au moment du Kulturkampf, il se présenta dans une de nos maisons françaises et y fut reçu. Sa serviabilité le mettait au service de tout le monde et sa déférence pour les RR. Pères était exemplaire. Les notes qu'il laissa témoignent qu'il avait une haute idée de la vie religieuse et une connaissance sérieuse de la vie spirituelle. Il fit une mort bien édifiante préparée par une vie de prière. — « *Obsecro... ut adjuvetis me in orationibus vestris.* » Rom. 15-30.

Profession : 15 août 1881.

R. P. Albert Housse. Huanta, 1912.

Albert Housse naquit à Paray-Saint-Césaire en Lorraine le 25 octobre 1873. Son père était de la race antique et chrétienne de ces maîtres d'école qui faisaient de leur classe une annexe de l'église et étaient le bras droit du curé. Albert fit ses études à Uvrier. Ce qui le caractérisait dès le studentat, était son énergie réagissant contre une faible santé et de fréquents malaises. Ordonné prêtre, il fut envoyé en Amérique. Par son caractère avenant, et son bon sens pratique, il devint un grand missionnaire chez les Indiens. Ses courses apostoliques, la difficulté des chemins, une maladie d'estomac opiniâtre qui le minait, rien ne l'arrêtait. A la maison, durant ses sept années de vie religieuse, il remplit avec le plus grand dévouement la charge de préfet des malades. Il avait un remarquable esprit de pauvreté, et aussi un esprit de famille très intense. Sa simplicité et son humilité, sa franche bonhomie et sa constante jovialité éclataient dans toutes ses conversations. Il fit une sainte mort, et sans agonie. — « *Defectio tenuit me, pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam.* » Ps. 118.

Profession : 8 septembre 1892.

Ordination : 20 août 1899.

R. P. Nicolas Dibling. Hagueneau, 1917.

C'est le 27 mars 1869 que naquit Nicolas Dibling. Après sa prêtrise, il s'adonna aux missions. Il avait des dispositions plus qu'ordinaires pour la prédication. Il faut louer son grand zèle pour le salut des âmes, quoique manquant souvent de pondération et parfois trop peu judicieux. A la fin de sa vie, il fut atteint d'une pénible maladie qui nécessitait des soins particuliers. Les circonstances l'amènèrent sur ces entrefaites dans sa famille à Hagueneau, et c'est là qu'il mourut. — « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* »

Profession : 4 octobre 1809

Ordination : 21 décembre 1895.

